

Libretto

THEODOR PLIEVIER

STALINGRAD

roman

Traduit de l'allemand par
PAUL STEPHANO

Libretto

Malgré les démarches entreprises par l'Éditeur,
les ayants droit du traducteur n'ont pu être joints.
L'Éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

Titre original :
Stalingrad

© Éditions Robert Marin, 1948.

ISBN : 978-2-36914-343-7

Theodor Plievier est né à Berlin le 12 février 1892. Très tôt passionné de littérature, Plievier entre pourtant à seize ans en apprentissage chez un stucateur qui l'entraîne à voyager à travers l'Empire allemand, en Autriche-Hongrie et aux Pays-Bas. Cependant, il ne choisit pas cette voie à la fin de sa formation mais s'engage dans la marine marchande et se rend, cette fois, en Amérique du Sud, où il restera quelque temps pour travailler. De retour en Allemagne il est recruté par la marine impériale alors que la Première Guerre mondiale est déclarée. Privé de la possibilité de mettre le pied à terre durant quatre cent cinquante jours, il entre en rébellion et se convertit au communisme. En novembre 1918, il participe aux émeutes qui accompagnent la chute de l'Empire allemand. Après la révolution de Novembre, il participe à la création de la maison d'édition anarchiste des Douze. En 1924, après avoir perdu ses deux enfants, morts de malnutrition durant la crise de l'inflation, il commence une carrière de journaliste et de traducteur. Quelques années plus tard, il publie son premier livre, *Les Galériens du Kaiser*, récit très critique sur la marine impériale. En 1933, il émigre en URSS quand ses livres sont condamnés à l'autodafé. *Stalingrad*, premier volume de sa célèbre trilogie, est publié en 1945. Ce roman pour lequel il est allé recueillir de nombreux témoignages de prisonniers allemands est censuré en URSS, mais sera traduit en vingt-six langues. La même année, il retourne en Allemagne, à Weimar, comme fonctionnaire de l'Armée rouge. Toutefois, en 1948, il rompt

avec le système soviétique. Après un dernier voyage dans son pays natal, il part s'installer sur le bord du lac de Constance en Suisse, où il écrit successivement les deux derniers volumes de sa trilogie, *Moscou* (1952) et *Berlin* (1954) ; il meurt l'année suivante à l'âge de soixante-trois ans.

Première Partie

Et il y avait Gnotke.

C'était un jour gris de novembre et Gnotke avait une bêche à la main. Il venait, en compagnie d'Aslang, de Hubbe, de Dinger et de Gimpf, d'achever de creuser une fosse de huit mètres de long sur deux de large et un mètre et demi de profondeur.

Le sergent Gnotke, le sergent Aslang, les caporaux Hubbe et Dinger et le soldat Gimpf ne se distinguaient en rien les uns des autres. Ils ne portaient ni épauettes ni insignes. Leurs mains, leurs visages, leurs uniformes semblaient avoir été autrefois des mains, des visages, des uniformes.

Le dernier coup de pelle était donné.

Après avoir planté leurs pelles dans le tas de terre remuée, Hubbe et Dinger, Gnotke et Gimpf, deux par deux, se chargèrent des civières. Leurs mouvements étaient lents mais s'enchaînaient bien, sans négligence, sans heurt. Ils s'éloignèrent et disparurent dans le brouillard.

C'était dans le secteur de la 376^e division d'infanterie, à l'est de Kletskaïa, dans la boucle que forme le Don entre Kletskaïa et Vertiatchi. À l'ouest, le Don charriait déjà les premières plaques grises des glaces de l'hiver. À deux jours de marche vers l'est, le Don décrivait une nouvelle boucle. Au-delà, à deux jours de marche encore, il y avait la Volga, avec Stalingrad. On se trouvait donc ici sur le flanc nord du

front, adossé à la boucle du Don. Devant, derrière, en l'air, sous les pieds même, le front.

L'ordre de l'armée qui concernait les détachements disciplinaires disait notamment : « La peine s'accomplira immédiatement et en première ligne. Elle consistera dans l'exécution des travaux les plus durs et les plus dangereux : déminage, enterrement des cadavres, construction de chaussées de rondins dans les marais, etc. Ces travaux seront poursuivis même sous le feu de l'artillerie ou pendant les actions de l'ennemi... »

L'instruction précisait :

« La solde ne sera payée qu'en partie. Afin de réduire les chances de désertion, galons, écussons, épaulettes et insignes de toutes sortes seront retirés des uniformes. Le cantonnement sera moins confortable que celui des autres troupes. La correspondance sera ouverte. Les colis ne seront pas distribués mais versés à l'unité. Les contacts avec l'extérieur seront interdits, avec les militaires comme avec les civils, sauf pour le service. Aucun moyen d'éclairage ne sera jamais fourni. Dans certains cas particuliers, des atténuations pourront être accordées par le chef de détachement. »

Il y avait dix mois que Gnotke appartenait au détachement. Sur l'origine et la composition de ces unités, voici ce que disait un ordre du jour de l'armée : « C'est un fait que la guerre corrompt les soldats et que la conséquence inévitable de toute action est un relâchement de la discipline. Plus cette action est longue, plus les épreuves sont dures et plus ce relâchement sera sensible. »

Et c'étaient en effet la campagne d'hiver et la marche sur Moscou qui avaient « corrompu » Gnotke. Un « refus d'obéissance devant la troupe » l'avait amené ici. Le cas du soldat Mathias Gimpf était aussi une « conséquence inévitable » de la dernière campagne d'hiver. Gimpf se trouvait alors dans les tranchées, derrière la steppe gelée. Un jour où le froid faisait fendre les arbres, où le vent soufflait aux visages une

poudre de neige très fine, il y avait eu une visite du colonel aux positions avancées du régiment. Sa mince capote sur le dos, ses bottes déchirées aux pieds, Gimpf, comme tous les autres, avait gardé les mains dans les poches, au passage du colonel. Interpellé par son chef, il s'était contenté de répondre par une sorte de sourire, distrait, absent, toujours sans sortir les mains de ses poches, sans même faire mine de joindre les talons. L'adjoint du chef l'avait fait remarquer ensuite aux hommes : Gimpf avait ainsi donné un exemple frappant de la démoralisation contre laquelle on avait mis la troupe en garde.

On pouvait même dire qu'il en était un exemple vivant.

Et il devait payer pour cela.

Le sergent Aslang, lui, était arrivé au détachement depuis peu. De même les caporaux Hubbe et Dinger, qui venaient d'arriver de Graudenz avec un transport de renforts.

Avant d'être affectés ici, Gnotke et Gimpf avaient été rattachés à la IV^e armée blindée. C'était avec elle qu'ils avaient avancé dans les steppes de Koursk. À la suite des détachements du génie qui ouvraient des passages dans les champs de mines, Gnotke et Gimpf, qui faisaient partie des déchets de la précédente campagne d'hiver, tantôt associés à des habitants de la région, femmes ou adolescents, tantôt à des Juifs déportés de Varsovie, de Budapest ou de Hambourg, avaient procédé au déminage. Ces détachements spéciaux travaillaient à élargir les points de rupture opérés par le génie, toujours en première ligne. Régulièrement volatilisés par les explosions et chaque fois reconstitués à l'aide de nouveaux habitants des régions envahies, de nouveaux Juifs, ils formaient, avec les groupes blindés, les troupes de choc et les grenadiers, une partie de l'armée d'offensive qui avançait vers l'est.

Plus d'une fois, Gnotke et Gimpf avaient été couchés au sol par le souffle des explosions. Plus d'une fois, leurs os avaient été secoués dans leur chair, leur peau arrachée. Il leur était arrivé aussi d'avoir à essayer leur visage des éclaboussures de

chair et des entrailles de leurs voisins, hommes et femmes. Mais eux s'en étaient toujours tirés. Un jour, à la station de Stary Ozkol, ils avaient été rattachés à un régiment en route pour le Sud et débarqués avec lui près de Valouiki. Et ce fut de nouveau la course à travers les champs de mines, le nettoyage des réseaux de barbelés sous les explosions d'obus, mais cette fois avec la VI^e armée, à travers les steppes du Don, toujours plus avant dans la boucle du Don. Des matelots norvégiens, des accapareurs de biens de l'armée, des aviateurs aux nerfs malades, d'anciens chauffeurs du train, brutalement jetés dans la bagarre et qui n'avaient pu en soutenir le choc, d'autres encore étaient tombés à leurs côtés ; mais eux, deux grains de cette moisson d'hommes, Gnotke et Gimpf, avaient de nouveau réussi à s'en tirer.

Ils avaient alors été affectés à un autre détachement.

Dans la courbe nord de la boucle du Don, terrés par groupes dans des trous le jour et la nuit, pareils à des fantômes, ils avaient alors travaillé à construire des chaussées de rondins dans les bas-fonds du fleuve. De nouveau, des estropiés, des névrosés, des survivants de régiments anéantis étaient tombés là, tués dans les bombardements d'artillerie ou par la fièvre et l'épuisement. Des semaines avaient passé. L'avance allemande était bloquée entre Kletskaïa et Vertiatchi. Près de Kletskaïa, l'Armée rouge conservait une tête de pont, base de départ pour des opérations ultérieures. Plus au sud, par contre, près de Kalatch, et de l'autre côté du Don, dans la steppe qui s'étend entre le Don et la Volga, la 6^e armée avait poursuivi son avance. Elle avait atteint Stalingrad et avait commencé à se perdre dans le labyrinthe des ruines. Mais pendant ce temps, dans la boucle nord du Don, on continuait à piétiner sur place, à se battre sur place, à mourir sur place. Une grande masse de troupes se trouvait à la tête du pont de Kletskaïa. Il y avait là les 4^e et 5^e corps roumains. Derrière, le 48^e corps blindé allemand, la 23^e divi-

sion blindée et des fractions de la 14^e ; il y avait aussi une division blindée roumaine, composée de chars allemands et français. Ces masses étaient à la mesure de l'immensité de la lutte et des pertes subies. Les ponts de bateaux mis en place par le génie, les chaussées flottantes de rondins sans cesse reconstruites étaient presque aussitôt détruits par l'artillerie russe. Et pendant des semaines et des semaines les cadavres allemands descendirent le cours du Don. Mais dans la steppe aussi il y eut beaucoup de cadavres, et c'est pourquoi Gnotke et Gimpf étaient devenus fossoyeurs.

Jusqu'en octobre, ils eurent à enterrer presque la totalité du bataillon auquel ils étaient affectés, y compris les officiers. « Les chefs de bataillon seront enterrés dans des cercueils de planche, les commandants de compagnie dans leur toile de tente, les soldats dans leur couverture », disaient les instructions qu'avaient reçues les officiers fossoyeurs. Mais c'était d'un autre temps. Cela ne se faisait plus ici. Plus de salves d'honneur, même lorsqu'on enterrait la moitié d'une compagnie à la fois. Les aumôniers militaires prononçaient leur oraison funèbre devant des brancardiers et des soldats du train, rassemblés par ordre, auxquels s'ajoutaient parfois des chauffeurs de camions qu'on arrêtait sur la route et qu'on forçait à descendre. Ni Gnotke ni Gimpf n'assistaient à la phase officielle de l'enterrement. S'ils la voyaient, c'était de loin, en levant les yeux de la nouvelle fosse qu'ils étaient déjà occupés à creuser, car ils devaient creuser fosse après fosse.

Ainsi était arrivé octobre, et octobre était passé à son tour.

C'était novembre maintenant et il soufflait un vent de neige. La terre était dure. Les crevasses, les trous d'eau étaient recouverts d'une couche de glace que balayait la poudre neigeuse. Des masses de brume montées de la dépression du Don s'étendaient sur la plaine. Parfois, les hauteurs de la couche de brume s'enfumaient ; on entendait peu après l'aboïement d'un canon et, dans le brouillard, jaillissaient une gerbe de

boue et des éclats de terre gelée. Les troupes qui tenaient les fortins et les tranchées se terraient. Les pourvoyeurs de munitions amenaient leurs chargements à l'aube ; les corvées de soupe ne sortaient qu'à la nuit tombée. Le jour, aucune tête ne dépassait du sol. Seuls, librement, se promenaient les fossoyeurs.

Plus que jamais, ils étaient aujourd'hui comme des ombres dans le brouillard. L'un derrière l'autre avec leur civière chargée, ils formaient une silhouette unique, étrange. Le brouillard déformait les choses. Un cavalier, brusquement apparu, semblait monter un chien. Hubbe et Dinger, Gnotke et Gimpf, eux, avec leur charge, faisaient penser à de lourdes barques qui auraient dérivé lentement.

La fosse commencée par des femmes et des vieillards russes, puis élargie par les cinq fossoyeurs, devait servir de fosse commune aux morts de ces dernières semaines n'ayant pu être enterrés que provisoirement. Il avait été prévu tout d'abord qu'on les déterrerait aujourd'hui pour les rassembler dans la fosse qui devait être un de ces monuments laissés derrière elle par la marche hitlérienne vers l'est. Mais deux jours avant la date fixée pour la cérémonie, une attaque lancée par vingt-huit chars et un bataillon d'infanterie contre les positions russes avait été repoussée. Cela avait modifié les plans de l'officier fossoyeur. Aux morts vieux de quelques semaines, il fallait maintenant ajouter les pertes du détachement blindé et du bataillon de choc. La fosse aurait peine à tout contenir. Et il semblait que l'on préparât un enterrement solennel ; il y aurait une « tombe de soldats inconnus », comme il y en avait déjà eu d'autres ; mais les morts dépouillés de leurs insignes et de leurs décorations étaient les uniques « témoins » de leurs propres funérailles, les officiers fossoyeurs allant ailleurs continuer leur travail. Cela ne ferait qu'un tombeau inconnu de plus, parmi tant d'autres. Pour les linceuls, toiles de tente et couvertures réglementaires, comment aurait-il été question

de les réserver aux morts, quand, à la mi-novembre, l'armée avait déjà derrière elle une période de gel et que les équipements d'hiver, qui ne lui avaient été fournis qu'en partie, faisaient complètement défaut à certaines de ses unités ? Le linceul n'était indispensable que lorsqu'il y avait des débris humains à ramasser, et encore seulement pour les transporter jusqu'à la fosse. C'était toujours la même toile de tente sanglante qui servait. La nuit, les fossoyeurs, qui n'avaient rien, l'étaient sur le sol pour dormir.

Hubbe et Dinger revinrent au trou. Chacun d'un côté, ils posèrent la civière, puis la renversèrent. C'était un des déterrés, momifié dans sa couverture et sa boue gelée. Sans s'attarder, Hubbe et Dinger reprirent la civière, puis la renversèrent ; la charge, en tombant, fit un bruit sourd. Quand c'était un mort récent, un conducteur de char ou un grenadier de la dernière attaque, les fossoyeurs déposaient aux pieds du sergent Aslang la moitié de sa plaque d'identité, son ceinturon, son baudrier et ce qu'il y avait dans ses poches. Silencieux, Aslang restait à la même place comme un piquet. À chaque apparition de Hubbe et de Dinger, ou de Gnotke et de Gimpf, il faisait un trait sur une feuille de papier. Puis il barrait les noms quatre par quatre d'un trait en diagonale.

Les hommes ne se parlaient pas, même ici, dans le brouillard où ils échappaient pourtant à toute surveillance. Ce n'était pas pour obéir à la consigne, mais parce qu'ils avaient peu à peu, dans le trou où ils passaient leurs nuits, perdu l'habitude de la parole, l'habitude de la chaleur aussi et celle de la lumière.

Gnotke et Gimpf en étaient à leur troisième ou quatrième trafic quand un obus éclata non loin d'eux. Des éclats sifflèrent dans l'air. Des mottes de terre retombèrent sourdement. Le souffle les atteignit à peine, mais la fumée épaisse de l'explosion frôla leurs têtes de son haleine chaude, avant de se dissoudre dans le brouillard blanc. Ils ne semblèrent rien remarquer. L'un derrière l'autre, ils continuèrent, se

débarrassant de leur charge, repartant, revenant. La fosse attendait d'eux seize mètres cubes de chair d'homme écrasée. Et elle était parfois tellement écrasée qu'ils étaient loin de ne transporter que des morts entiers ; à l'emplacement du P.C. du bataillon, par exemple, il leur fallait aller cueillir dans les buissons gelés les débris humains.

Il était arrivé une fois à Gnotke de se voir octroyer « les faveurs extraordinaires que peut accorder le chef de détachement ». Plusieurs jours de suite, il avait pu ainsi éviter le transport. Comme Aslang aujourd'hui, il était alors resté du matin jusqu'au soir sur le bord de la fosse, à la regarder s'emplir lentement de formes terreuses, de visages informes aux yeux interrogeant le vide, de jambes et de bras détachés, de corps mutilés, de morceaux de chair méconnaissables.

« Mon Sepp chéri » – « Mon cher pauvre Karl » – « Mon petit trésor » – « Mon cher fils » – « Cher frère » – « Mon chéri » – « Mon cher Hansemann » – « Mon bien-aimé »... voilà ce qu'on lisait dans les lettres qu'il remettait le soir à l'officier fossoyeur, avec les mille autres riens trouvés dans les poches. « Mon cher trésor » – « Mon cher mari » – « Mon papa chéri »... ces voix de si loin venues n'étaient plus capables de toucher Gnotke. Il savait bien à qui elles avaient été adressées. Les premiers morts, en septembre, alors que le soleil brillait et que la terre était sèche, étaient restés sur la steppe comme du bois mort et, comme du bois mort, avaient été ramassés. Puis du temps avait passé et les nouveaux cadavres étaient restés longtemps couchés, pleins de sève, plus lourds. Et plus tard encore, après les froids de 25 à 30 degrés, ils devaient devenir encore plus lourds, durs comme des pierres sur les civières, et toujours plus difficiles à transporter, gelés dans des attitudes diverses : assis ou en forme de croix de Saint-André ; et cela leur faisait prendre dans la fosse beaucoup plus de place qu'il n'aurait fallu.

« Petit garçon chéri » – « Fais très attention » – « Ne sois

volontaire pour rien, pas de zèle», ou encore : « Prends garde de ne pas avoir froid aux pieds, fais-toi des semelles en carton. » Tout ce qu'on retrouvait dans ces lettres ne pouvait concerner en rien les cadavres desséchés de la steppe, ni les frais cadavres de l'automne, encore moins les cadavres gelés et récalcitrants. Tout cela n'était qu'un bégaiement sans rapport avec la réalité, dépourvu de sens, misérable. Tout ce qu'il y avait dans ces lettres, espoirs, pensées, prévisions sur la guerre, tout laissait Gnotke indifférent. Au point où il en était, il n'y avait en lui plus de place pour l'attente.

« ... J'attends anxieusement la fin de tout cela et je pense encore plus anxieusement à ta première lettre après la bataille, qui me donnera la certitude que tu... », et ainsi de suite. Mais quelle fin, quelle bataille était possible après laquelle il pourrait y avoir le premier jour, la première lettre d'un nouveau temps ?

« ... Quant aux combats pour Stalingrad, il est malheureusement impossible d'en prévoir la fin. Avec la prise de la ville, les opérations offensives de l'année seront certainement terminées. À la rigueur, nous poursuivrons les opérations dans le Caucase – si nous réussissons à prendre à temps les cols de Kloukov, de Mammissos –, car, au sud du Caucase, il est possible de continuer à se battre, même en hiver ; de cette façon, nous pourrions au moins occuper les champs de pétrole de Bakou... »

« ... La lutte pour Stalingrad se poursuit toujours. Aujourd'hui, nous l'avons vue de nouveau aux actualités. Je suis tendue et angoissée. Quand tombera la ville ? Peut-être que nous en aurons demain dimanche la nouvelle ? »

Encore, toujours Stalingrad. Mais ce mot non plus ne disait pas grand-chose à Gnotke. Son passé lui avait été arraché il y avait dix mois ; quant à son présent, il ne lui semblait contenir aucune perspective, aucun espace. Stalingrad non plus ne signifiait rien de concret pour lui.

L'humidité, le froid, le sable, et pour abri les trous. L'eau et le sable, pendant la nuit, coulent sur les visages. En novembre, il commençait à faire sombre peu après trois heures de l'après-midi ; en même temps, le brouillard tombait comme une masse informe sur le réseau des fortifications et des tranchées. Le brouillard, ce jour-là, couvrait tout. Le paysage s'enfonçait dans l'ombre. Il faisait plus sombre encore au fond des tranchées où les réprouvés du détachement disciplinaire, sous l'œil des sentinelles, attendaient la nuit, étendus sur une couche faite de roseaux à demi pourris et de vieilles toiles de tente souillées.

Dans cette nuit grouillante Gnotke se dressa et approcha son visage de celui de Gimpf.

– Mathias... murmura-t-il.

Gimpf le regarda fixement ; il ne dit rien.

Et il y avait Vilshofen.

Vilshofen. Ce nom ne doit pas faire imaginer seulement le visage et les manières d'un homme, mais l'image d'un monde essayant de naître dans le sang et les larmes, l'image d'une société qui avait commencé, avec le bouleversement des frontières et l'établissement de nouveaux rapports de domination, à s'enfanter dans la douleur. Il évoquait cet épais nuage de poussière qui s'était d'abord précipité du haut des Carpates, avait traversé le Pruth, le Dniestr, le Bug et le Dniepr au cours du même été, puis l'Ukraine comme un feu de steppe et, d'un second élan – ce fut au cours de la deuxième année de guerre que Vilshofen, jusqu'alors engagé devant Moscou, prit le commandement d'un régiment de chars –, avait sauté par-dessus le Mious, par-dessus le Don laissant derrière lui des villages en flammes et des champs défoncés par les chars, et, après avoir balayé la steppe des Kalmouks, avait pénétré dans les

faubourgs de Stalingrad. Il évoquait la ruée d'une fureur mécanisée, montée sur des chenilles de fer. Il était un de ces poings que, par centaines, la volonté de briser la liberté d'un peuple formait et faisait frapper. Il était aussi l'une de ces consciences en proie au cauchemar de voir les filtres à air hermétiques laisser passer la fine poussière des steppes, les cylindres sans cesse s'é mousser, les machines céder toutes à l'usure avant l'arrivée des machines de renfort; toujours en proie à cette attente obsédante de renforts, en matériel et en hommes, et, ici, à trois mille kilomètres de l'Allemagne, en proie au vertige à force de voir les buts reculer toujours, à force de n'avoir plus en face de soi que la démesure insensée de cette guerre.

Vilshofen s'était d'abord battu avec ses chars sur le front nord de Stalingrad. Puis on l'avait retiré de ce secteur qui demeurait, au centième jour, aussi incertain qu'au premier, pour le jeter sur la route de Gumrak-Rossochka-Peskovatka, sur l'autre rive du Don, à l'ouest de Kletskaïa. Il n'avait pas fait le détour par Vertiatchi comme il était prescrit. Au contraire, dans son train habituel de fumée et de boue, il avait fait traverser à ses chars d'assaut le village idyllique de Peskovatka où cantonnaient les états-majors de plusieurs corps d'armée. C'était la présence de ces états-majors dans le village situé sur la route qui en avait fait interdire pourtant la traversée par les troupes. Si ç'avait été le plus court chemin, Vilshofen, lui, aurait tout aussi tranquillement traversé en trombe le village de Golubinskaïa, sur l'autre rive, où se trouvait le Q. G. de l'armée.

Le colonel Vilshofen, accompagné de son aide de camp, était debout sur le bord de la route. Ses chars rentraient. Il en avait envoyé vingt-huit au feu et il en était repassé vingt devant lui. Il attendait les autres.

Les grenadiers des blindés passaient devant lui.

Le dernier camion s'arrêta.

– Eh ! Tomas ! appela Vilshofen.

Dans le brouillard, un homme descendit et s'approcha. C'était le capitaine Tomas, commandant de la compagnie. Il confirma au colonel ce que celui-ci avait déjà appris par les hommes des chars. Ils avaient d'abord réduit au silence une batterie russe, mais ensuite l'attaque s'était effondrée sous le feu des pièces voisines. L'opération avait coûté deux cents hommes. Quatre chars avaient flambé, quatre autres avaient pu être remorqués et allaient arriver. Le colonel Vilshofen attendit. Le bruit des chenilles se fit entendre de nouveau. Comme un train de péniches sur une eau grisâtre, un char apparut, suivi d'un autre, puis d'un troisième et d'un quatrième, l'un remorquant l'autre. Le premier n'était pas gravement touché; Vilshofen jugea qu'il pourrait être remis en état de marche dès le lendemain ou le surlendemain. Le deuxième aussi. Le troisième n'avait perdu qu'une chenille. Le quatrième arrivait lentement, sans chenilles, les roues à nu. Il avait reçu un coup de plein fouet. Sa tourelle portait de larges déchirures béantes. Pourquoi remorquer ça? Ce n'était vraiment pas le moment de récupérer la ferraille!

Vilshofen fit stopper la remorque; il s'approcha du dernier char, alluma sa torche électrique et regarda à l'intérieur de la tourelle à travers le trou de l'obus. Le blanc reflet de la torche éclaira le visage penché de Vilshofen: c'étaient les traits d'un homme d'une cinquantaine d'années, avec un nez saillant et de grands yeux clairs. Vilshofen constatait quel travail fait un obus qui explose dans la cabine d'un char. Le conducteur était encore à sa place, décapité. Jusqu'à la ceinture, il avait été comme écorché vif. Le squelette était apparent. La chair de la poitrine et des bras avaient été arrachée. Les poumons et le cœur étaient à nu, visibles. Les mains intactes, comme une paire de gants sur les os dépouillés des bras, tenaient encore le volant. On ne pouvait plus rien distinguer des trois autres hommes. Une espèce d'écume sanglante tapissait l'intérieur de la cabine.

Vilshofen connaissait le nom de chaque homme et leur origine.

– Burstedt, de Wuppertal, fils d'ajusteur. Hofman et Rademacher, tous les deux du même village sur l'Eder. Elmenreich, de Schwerin, murmura-t-il, comme un adieu.

Le lendemain était le 19 novembre.

Dans le secteur de Kletskaïa, le front s'étendait du nord à l'ouest. À l'ouest, sur le flanc gauche, c'était la tête de pont russe et, vers le nord, jusqu'au fleuve, un no man's land, lande de buissons parsemée de flaques et d'étangs que des sables mouvants rendaient marécageux. Tout le long du front jusqu'à la partie orientale de la boucle du Don, la zone de collines et de ravins était pilonnée depuis des semaines par l'artillerie russe, harcelée par l'infanterie qui avait même réussi quelques percées. Depuis, ces points du secteur étaient devenus les objectifs quotidiens des contre-attaques et des bombardiers allemands. Mais dans la nuit du 18 au 19 tomba un silence de mort.

En pleine mer, il arrive quelquefois aux commandants de s'éveiller tout à coup au milieu de la nuit et, sans avoir consulté le baromètre ni observé la formation des nuages ou l'éclat plombé de la mer, rien qu'à l'air qu'ils respirent, de sentir qu'un grain approche. Ainsi, cette nuit-là, dans l'obscurité, un certain colonel se dressa sur son lit de camp et se mit à écouter de toutes ses forces. Mais il n'aurait rien pu entendre, de toute façon, que la respiration du commandant de D.C.A. qui l'avait hébergé dans son abri et qui dormait près de lui. Aucun bruit du dehors ne traversait les murs épais de l'abri.

Le colonel Vilshofen se leva. Il traversa l'antichambre, attarda son regard sur le jeune visage de Latte, son aide de camp qui dormait à côté de celui du commandant, puis monta les marches branlantes de l'abri. Il ne se passait rien dehors. Le ciel bourbeux, la neige, l'air humide, la terre noire. Sans

cette fusée lumineuse qui se balançait, loin vers le nord, dans le ciel bas, rien n'eût permis de deviner que deux armées se trouvaient ici, face à face, pour une lutte à mort. C'était un paysage de campagne sombre, endormie. Mais Vilshofen était anxieux. Il marcha à tâtons à travers l'agglomérat d'abris fortifiés, finit par trouver celui qu'il cherchait. Il alluma sa torche électrique et descendit.

Il fut pris à la gorge par l'odeur lourde que dégageaient les hommes couchés les uns sur les autres dans leurs vêtements mouillés. C'était son équipage de dépannage. D'un signe, il se fit indiquer par la sentinelle la place du soldat Wilsdruff.

– Eh ! Wilsdruff !

Un homme au visage large avec une grosse moustache ouvrit les yeux.

– Où sont les deux chars, Wilsdruff ?

– Les chars...

L'homme réveillé reconnut Vilshofen.

– Les chars, mon colonel ?

– Combien de temps encore pour les réparer ?

– En principe, il faudrait bien deux jours, mon colonel.

– Mais, pratiquement, moi, il me les faudrait pour demain.

– Alors, il faut s'y mettre tout de suite.

– C'est ça, allez-y, c'est urgent.

Le colonel n'attendit pas le réveil des autres. Il repartit. Lorsqu'il rentra dans son abri, le commandant de D.C.A. était éveillé, lui aussi. Assis à sa table, il avait devant lui un des croquis de Vilshofen.

– Ça va barder, et bien avant le 23, dit Vilshofen en entrant.

C'était aux environs de cette date qu'on avait fixé l'offensive russe.

– Dans ce coin, ça n'a jamais arrêté, répondit l'autre. De toute façon, nous sommes prêts.

– S'il y avait ici et sur la cote 120 assez d'artillerie lourde, on le serait peut-être en effet. Mais ce n'est pas de l'offen-

sive elle-même que je crains un effet de surprise. C'est de sa puissance, de son ampleur.

– Puis-je me permettre une question, mon colonel?

– Allez-y, Büchner.

Le commandant Büchner, chef d'artillerie antiaérienne, examina de nouveau le croquis de Vilshofen. On connaissait le colonel pour le talent avec lequel il dessinait croquis et plans avec un morceau de charbon ou simplement un doigt noirci de suie. Ces taches noires faites avec le pouce et qui figuraient les points faibles du secteur suscitaient le plus grand intérêt et étaient toujours le prétexte de discussions passionnées.

– Cette tache noire, ici?... Je ne comprends pas. Je croyais que c'était là que nous étions le plus forts.

– Dites plutôt que nous *devrions* l'être!

Il y avait là, cependant, le 48^e corps blindé, les 24^e et 14^e divisions blindées, et même la 1^{re} division blindée royale de Roumanie. Cela représentait – théoriquement – un nombre considérable de chars. En fait, Vilshofen le savait bien, non seulement ceux-ci étaient dispersés sur toute l'étendue de la boucle du Don, mais bon nombre d'entre eux étaient dans les ateliers de réparation. En outre, hommes et machines s'étaient usés dans les marches d'été et les incessants combats de Stalingrad. Ni les uns ni les autres n'auraient dû se trouver encore en première ligne, mais à l'arrière, au repos complet depuis des semaines. Avec cela, la nécessité d'un entraînement sérieux se faisait sentir, surtout dans la division roumaine équipée de chars allemands et français et qui n'était encore jamais montée en ligne.

Vilshofen appela son aide de camp, levé lui aussi.

– Latte... j'ai encore ici une provision de cigarettes. Prenez-en quelques paquets et portez-les à nos dépanneurs. Voyez où en est le travail.

– Oui, comme je le disais, reprit-il en se tournant vers Büchner, si au moins il y avait assez d'artillerie lourde sur

les hauteurs. Mais je n'y ai vu que quelques détachements de D.C.A. et de lance-fusées mis en place au dernier moment et quelques batteries de campagne hippomobiles!

La porte d'entrée s'ouvrit en haut de l'escalier. Un souffle d'air glacé s'y engouffra et, avec lui, le silence de mort du dehors. «Vingt chars, songeait Vilshofen, et avec les deux qu'on répare vingt-deux!»

Dans la tranchée du détachement disciplinaire pesait le même silence étrange. Gnotke aurait pu compter les gouttes qui tombaient des poutres du toit. La sentinelle casquée d'acier, baïonnette au canon, pareille à une statue noire gardant l'entrée de l'abri, les comptait peut-être, elle aussi. Depuis longtemps déjà, Gnotke ne comptait plus. Il entendait cependant le silence comme quelqu'un qui, dans sa chambre, a cessé d'écouter le tic-tac de sa montre. Il promena son regard sur la file des corps allongés. Ils étaient une cinquantaine environ qui dormaient enfoncés au plus profond de la misère. À côté de lui, Gimpf dormait bouche ouverte.

Gnotke ne se rendormit pas. L'heure du réveil arriva ; le morceau de pain, la gamelle de café boueux, puis le départ pour le travail. C'était bien avant l'aube. Aslang, Hubbe et Dinger, eux aussi, regardèrent autour d'eux et se sentirent désorientés. Vers le nord où les batteries russes avaient toujours été si actives, sur les marécages qui s'étendaient vers le Don, dans l'épais brouillard à travers lequel, depuis des semaines, arrivait le bruit de la bataille, partout le silence guettait, pareil au souffle d'un abîme où tout se serait englouti.

Ils prirent leurs civières et commencèrent leur va-et-vient habituel. Mais, aujourd'hui, tout autour d'eux était étrange. Cela ressemblait à un rêve. Et c'était bien un rêve, un vrai rêve que faisait Gnotke de son côté tout en marchant, les bras

ballants, dans le brouillard. Qu'est-ce que c'était ? D'où cela venait-il ? Cette main, cette main de femme, et cette silhouette allongée dont le visage et les membres restaient dissimulés, cette forme qu'il fallait deviner ressemblait à un cadavre de soldat à demi enseveli... Mais celle-ci n'était pas enveloppée de terre et de boue gelée. Elle était prise dans le doux linceul d'un désordre de draps, d'oreillers, et, dans le lit, une autre forme se devinait. Gnotke ne voit distinctement que la main, mais il la connaît bien.

La terre qui tremble. Une rumeur souterraine se déclenche. Le tremblement monte. Mais cette main, d'où vient cette main ? Pauline ? La terre, le ciel s'enflamment. Vers le Don, vers le nord aussi, le ciel flambe. Au-dessus des marais, au-dessus de la dépression du Don, le ciel qui était comme du lait est devenu comme du sang épais et bouillonnant.

L'artillerie. Les mortiers.

Maintenant les canons gueulent sans arrêt. Des milliers de tonnes de poudre sautent. Au calendrier, la date : 19 novembre. Cela dure des heures, des heures qui n'appartiennent plus au temps du monde, des heures qui sont elles-mêmes un monde hors du temps.

Le 19 novembre au matin, les troupes soviétiques rompirent le front allemand au nord-ouest de Stalingrad. Gnotke se trouvait sur le nord du front, contre la boucle du Don, exactement au point nord de la rupture. Gnotke avait fait la bataille de Moscou. Avec son régiment, il avait reculé de cent kilomètres sous le feu de l'artillerie russe. Il avait aussi derrière lui les marches dans la steppe de Koursk et le déminage de la steppe du Don. Mais tous les bombardements d'artillerie, toutes les explosions de bombes ou de mines qu'il avait vus jusque-là n'avaient été que des étapes vers cette heure finale.

Rien dans tout cela, aucune des scènes qu'il avait eues sous les yeux, aucun des hurlements qui avaient déchiré ses oreilles ne pouvaient plus, depuis longtemps déjà, lui faire

aucun effet. Le lieu où se forment désir, volonté, sentiment, sympathie, amour et même peur, ne pouvait plus, chez lui, être touché. Trop de choses, trop de terre, trop de neige recouvraient sa mémoire. Il lui restait les yeux pour voir, et les oreilles pour entendre.

Il voyait encore. Il entendait encore.

Il voyait ce qui se passait en ce moment sur terre et dans le ciel. Il entendait le tonnerre ininterrompu qui l'entourait. Lui aussi avait l'impression que cette heure était en dehors du temps, qu'elle échappait à toute mesure. Il n'aurait pas su dire ce qu'était devenue la civière, quelle force l'avait arrachée de ses mains, pas plus qu'il ne savait comment il était arrivé dans cette crevasse où il s'était retrouvé couché et dont il était ressorti pour regagner la fosse qu'il avait rejoint bouleversée.

Il était dans la crevasse. À sa gauche, les marais et les sables mouvants s'étendaient jusqu'au Don. Le brouillard épais qui les recouvrait était comme un bouillonnement d'écume sanglante. Mille gueules ouvertes, sous cette couche de brouillard et d'écume, crachaient, sifflaient sans arrêt. Les lignes russes, d'abord reconnaissables, très vite camouflées sous des flots de fumée effervescente trouée seulement de taches rouges. Ces taches s'agrandissaient toujours, gagnaient sur la fumée, effrangeaient le ciel. Bientôt elles formèrent une haute falaise de feu. Les batteries allemandes tiraient tant qu'elles pouvaient. Mais leurs obus se perdaient comme des braises dans le feu des steppes. Elles ne tinrent pas longtemps.

De sa place, Gnotke voyait la flamme de départ des batteries russes qui envoyaient leur fer déchirer la terre près de lui. Il voyait venir obus et grenades. S'il y avait eu des arbres, ils auraient été rasés comme des brins d'herbe par cette faux gigantesque. Mais il n'y avait pas d'arbres ; le terrain était plat, nu comme un lac qui aurait rejailli en pluie, une mer dont la grêle aurait labouré la surface. Ce n'était pourtant

pas de l'eau qui tombait du ciel et ce n'était pas de l'eau qui rejaillissait. C'était du fer rouge qui s'enfonçait dans la terre, retournait le sable, la boue, creusait d'énormes cratères. Parfois, au début, aux endroits où la chaleur du souffle avait fait fondre la neige, on voyait apparaître une plante blessée. Mais le feu, qui continuait à s'abattre, anéantissait bientôt les herbes et la couche d'humus ainsi apparues.

Le bouleversement lunaire s'étendit peu à peu, envahit la plaine. Cette plaine, ce n'était pas que du sable et de la boue. Elle était creusée d'abris, de couloirs, de fortins, hérissée d'emplacements de batteries, de nids de mitrailleuses. Il y avait aussi des P.C. avec des tables couvertes de cartes d'état-major, des écuries, des dortoirs, des salles pour les soldats. Enfoncées sous d'épaisses couches de terre, entassées, les troupes allemandes encaissaient ce déluge ou combattait aux pièces, les mains aux volants de commande, les yeux aux viseurs, d'autres charriant, charriant toujours les obus et les balles.

Les pièces n'arrêtaient pas de cracher le feu et les projectiles ; une fumée brune recouvrait les murs de terre. Mais c'était la panique qui faisait tirer les mitrailleurs et les fantassins. Aucun objectif n'était visible.

Sur tout le front, la mort commença à pénétrer dans les troupes allemandes.

Des écrans de fumée, de poussière, de feu liquide s'élevaient dans le ciel et redescendaient. Cette montagne de feu qui se dressait tout à coup, c'était une batterie lourde qui sautait, montait comme un triangle désarticulé ; et ces choses noires qui retombaient, c'étaient les débris des pièces et les corps des servants. Des nuages noirs sillonnés d'éclairs s'élevaient en vacillant. Partout, des débris de toits, de charpentes retombaient. Un cheval entier descendit du ciel, jambes et sabots en l'air. Un réseau de barbelés avec ses piquets redescendait comme un grand filet. Ainsi finissait par sauter tout

entier un régiment d'infanterie avec son artillerie divisionnaire, qui, retombant, sautait de nouveau, et ses débris, repris encore sous le feu, étaient eux-mêmes pilonnés.

Des ombres surgissaient en rampant d'un cratère d'obus ; elles roulaient les unes sur les autres comme des feuilles mortes balayées par le vent ; puis elles restaient aplaties par terre, ne se relevant que pour se traîner plus loin et tomber encore et se relever encore ; on ne pouvait pas dire de ces ombres qu'elles formaient un régiment, elles étaient pareilles à une poussière de blé battu. Et ce grand lieutenant qui débouchait de la zone de fumée, gesticulant et titubant comme un ivrogne, et qui éclatait brusquement d'un rire strident, il n'était plus non plus le commandant du train d'une compagnie, c'était un fou. Et cette forme qui se traînait sur la neige comme un ver, en laissant derrière elle une traînée de sang, qui se glissait finalement dans un trou, c'était le commandant d'une compagnie de grenadiers de blindés, le capitaine Tomas du régiment Vilshofen. Quant à ce nuage de neige et de boue qui dévalait les pentes de la cote 127 pour atteindre la route, c'était le commandant Büchner et ses canons lourds de défense antiaérienne, fuyant les positions écrasées par les obus, abandonnant matériel, projecteurs et appareils d'écoute. Et à l'entrée d'un village fortifié, cet homme debout, raide comme un piquet qui arrêta et rassemblait tous les fuyards, pionniers, fantassins, tankistes, pour les conduire le long d'un ravin jusqu'à une ferme où il avait déjà dirigé les six chars qui lui restaient sur les vingt-deux qu'il avait au départ, c'était le colonel Vilshofen.

L'attaque d'artillerie entra dans une nouvelle phase.

Des obus isolés continuaient à creuser des cratères dans les premières lignes. Mais le tir massif de l'artillerie s'était allongé. Une sorte de bruissement de chute d'eau emplissait l'air et, maintenant, le déluge de fer pulvérisait tout, s'acharnait sur les deuxième lignes, sur les colonnes de l'infanterie et de l'artillerie en retraite. Sur le flanc gauche, sous la

nappe de brouillard qui s'étendait, gagnait de plus en plus, il y avait du nouveau. Les Roumains, en position dans les marais, là où l'offensive avait été la plus violente, avaient été battus. Des milliers de Russes, enfoncés jusqu'à la ceinture dans l'eau glacée, s'acharnaient par tous les moyens à lancer sur des kilomètres, devant les hommes et les bêtes qui risquaient d'être engloutis, des chaussées de rondins qui devaient leur permettre de franchir le fleuve, les marais et les sables mouvants.

Les choses en étaient là lorsque Gnotke se leva en titubant pour revenir vers l'endroit où, le matin même, la fosse avait été creusée et remplie presque à ras bord.

Mais il n'y avait plus de fosse. Tout à côté, un obus avait creusé un cratère qui aurait pu contenir une cabane de paysan. La masse de seize mètres cubes de cadavres qui avait été littéralement projetée en l'air gisait maintenant sur le bord du cratère. Gnotke crut reconnaître une silhouette familière ; il s'assit près d'elle. Comme Gimpf, qui ne l'avait toujours pas quitté d'une semelle, il aurait pu se coucher au fond du trou. Il y avait de la place, et là, au moins, il aurait été protégé. Cependant, si Gnotke pouvait encore penser quelque chose et choisir, il préférerait être à l'air libre plutôt qu'enfoui dans la terre. Il s'assit donc au pied du monceau de cadavres recouvert de terre. Le sergent Aslang était là, contre lui. Le visage de ce dernier était complètement noir ; on aurait pu croire qu'il riait en montrant ses dents. Est-ce que Gnotke le remarqua ? Est-ce qu'il se demanda s'il était mort ? À vrai dire, Aslang mort lui paraissait plus vrai qu'Aslang vivant. Gnotke ne se demanda pas non plus ce qu'étaient devenus Hubbe et Dinger. Tel qu'il était là, sale, couvert de boue, assis immobile, les yeux perdus dans le ciel, Gnotke avait l'air encore plus mort que cet Aslang souriant et faisait plus penser à la mort que la montagne de cadavres qui le dominait, figés dans des poses dramatiques.

Les morts, entassés dans son dos, le protégeaient du vent d'est glacé. Au bout d'un moment, le corps d'Aslang ne lui procura plus aucune chaleur. Alors, Gnotke se traîna un peu plus loin et alla s'adosser contre le cadavre encore chaud d'un cheval. Une fois là, il ne bougea plus. La fumée et le brouillard qui ne cessaient de gagner rétrécissaient son champ de vision. Le jour baissait. Toute cette journée n'avait été qu'un long crépuscule. Le front allemand était rompu, les troupes de première ligne battues, dispersées, écrasées dans leur fuite, ou prisonnières. Maintenant, le flot ininterrompu de l'infanterie, des chars, des troupes de choc russes déferlait vers la brèche.

Gnotke voyait bien ce qui se passait juste devant lui, mais de ce qui se passait à gauche ou à droite, il ne voyait rien. Un char qui passait près de lui, les coups de feu, les sifflements des sabres, les cris sauvages, rien ne pouvait lui faire tourner la tête.

Des chars passaient dans le paysage bouleversé, tanguant dans les nappes de fumée et de brouillard comme des navires sur une mer démontée. Gnotke les voyait comme il voyait la flamme de leurs canons. Et il voyait aussi des grappes sombres et mouvantes qui émergeaient des marais ; c'étaient les Roumains qui fuyaient. Au milieu de ces grappes sombres de fuyards s'enfonçaient des têtes de chevaux et des silhouettes de cavaliers ; les chevaux se dressaient en pivotant sur leurs jambes de derrière, et les cavaliers frappaient et sabraient autour d'eux.

La montagne de cadavres amoncelés sur les bords du trou d'obus semblait être une ligne de partage dans le paysage du front démantelé. Les détachements blindés qui y arrivaient sans cesse changeaient ici de direction et se dirigeaient vers le sud, vers Kalatch. Les groupes de fuyards qui émergeaient des bords du fleuve arrivaient difficilement eux-mêmes à dépasser ce monument funèbre aux abords duquel ils étaient régulièrement sabrés par les cavaliers russes qui, de là, repar-

taient aussitôt vers le sud et vers Kalatch, à grand galop. Le tas de cadavres, qui était recouvert d'une couche de terre et qui dégageait une odeur douceâtre, n'attirait l'attention de personne. Cependant, lorsqu'un conducteur de char ou un cavalier cosaque se trouvait brusquement en face de lui, il le contournait et changeait de direction.

Le soir était venu. Le vent d'est déchira les nuages et découvrit un lambeau du ciel glacé d'hiver. La lune apparut. Une lumière désertique se répandit sur la plaine. L'attention de Gnotke fut attirée par une touffe desséchée qui s'élevait à mi-hauteur d'homme. C'était tout ce qui restait de la journée : une terre plate, un buisson desséché, une immense terre plate recouverte d'une bouillie de neige fondue sous les roues, la lumière désertique de la lune. La plaine bruissait comme la mer. Mais c'était le bruissement de la solitude.

Deuxième Partie

Retraite vers l'est ; retraite vers le Don.

Des chars et des forces de cavalerie russes ont percé le front allemand. De la région de Serafimovitch et de Klet-skaïa, l'attaque se jette au sud-est sur Kalatch, où elle perce encore une fois vers Stalingrad et la Volga.

Dans le nord, trois divisions – la 376^e, la 44^e, la 384^e d'infanterie, adossées contre le Don – étaient en pleine débâcle. Et tandis que, du sud, le 48^e corps d'armée menait une contre-attaque avec la 62^e division d'infanterie, la 28^e division blindée, et d'autres troupes rassemblées en hâte, les troupes du nord se mettaient sur la défensive.

Le colonel Vilshofen avait été l'un des derniers à voir la route de Goloubaïa sous son aspect normal de route de ravitaillement et le village de Verchnaïa-Goloubaïa sous son jour habituel. La première fois, ce fut lors de sa marche vers Klet-skaïa une semaine avant la débâcle, la seconde lorsqu'il était descendu chercher du ravitaillement, des munitions et du combustible pour sa troupe hétéroclite, quelques minutes avant.

La première fois, c'était par un matin grisâtre. La rue du village, avec ses maisons tranquilles, ses volets qui s'ouvraient un à un, ressemblait à une belle femme à son réveil. La porte d'une cour était ouverte, un cavalier matinal était apparu sur un cheval caracolant, au pelage clair et lustré et, au bout de la

rue, un deuxième cavalier puis un troisième étaient également apparus. Hennissements dans l'air frais du matin. Vilshofen, qui arrivait du quartier industriel de Stalingrad, n'avait pu s'empêcher de dire à son aide de camp, le lieutenant Latte : Il y a longtemps que nous n'avions vu cela, Latte !

Il avait pris son petit déjeuner avec les messieurs de l'état-major venus en pantalons longs. Ensuite, il avait discuté de son affectation avec le commandant du corps d'armée, le lieutenant-colonel Vennekohl. Au cours de cet entretien, il avait admiré l'optimisme de ces deux messieurs bien reposés. Cette première fois, Vilshofen avait poursuivi sa route avec ses vingt-huit chars, les autres étant restés en réparation à Stalingrad. La seconde fois, c'était avec les six chars qui lui restaient ; cette fois-là, il avait avec lui les fuyards récupérés sur la route. Il s'était arrêté à Goloubaïa pour demander du ravitaillement, des munitions et du carburant. À ce moment-là, les lignes de repli de l'infanterie commençaient déjà à céder aux environs d'Oresovski et de Logovski. Le lieutenant-colonel Unschlicht, dont il s'était vu obligé d'interrompre la gymnastique matinale, avait été vivement impressionné par les événements. Toutefois, ce chef d'état-major s'en serait voulu d'accorder trop de crédit aux faits que rapportait Vilshofen. Son opinion, c'était que les hauteurs de Goloubaïa tiendraient jusqu'à l'arrivée des 16^e et 24^e divisions blindées déjà en mouvement et qui, selon lui, suffiraient largement à rétablir la situation. C'était aussi ce que pensait le général d'artillerie Vennekohl qui avait même ajouté : « Mon vieux, qu'est-ce que vous croyez ? Ça va péter les flammes quand la 16^e et la 24^e divisions blindées leur rentreront dedans ! »

Vilshofen avait exprimé un avis différent. En fin de compte, il n'avait pu obtenir ni ravitaillement ni carburant pour sa troupe improvisée et il avait dû repartir les mains vides. On était à ce moment-là à deux doigts de la catastrophe qui allait s'abattre sur l'armée du Don. Et déjà sur le chemin

du retour, Vilshofen avait eu sous les yeux les images d'une retraite napoléonienne. Des Roumains avec ou sans armes, l'infanterie allemande, des pionniers, des isolés du service sanitaire, des unités entières sans leurs officiers, des traînards, des fuyards, tout cela, abandonnant les hauteurs de Goloubaïa, essayait de gagner la vallée, dépassant les colonnes de l'arrière-garde qui marchaient encore en ordre. Il en venait par tous les chemins, par tous les ravins, descendant les pentes en courant. Quelques heures plus tard, ce flot d'hommes était remplacé par un flot de pièces d'artillerie, de voitures charretières, d'automitrailleuses, entre lesquelles marchaient encore des traînards. Tout cela se précipitait dans le fond étroit de la vallée et il était devenu impossible de remonter le courant. Vilshofen avait dû abandonner sa voiture ; il avait fait à pied les derniers kilomètres qui le séparaient de son aide de camp.

Dans le flot des hommes qu'avait croisé Vilshofen dans la vallée de Goloubaïa, se trouvait le disciplinaire August Gnotke. Le disciplinaire Gimpf marchait à son côté.

Quelque chose était arrivé à Gnotke. Il avait revu nettement, la veille, une main de femme, et cette main était, sans doute possible, celle de Pauline. Elle se détachait d'un amoncellement doux que Gnotke avait bien reconnu aussi. C'était le lit de Pauline. En quoi Pauline le concernait-il donc ? Elle était certainement la femme d'un autre. Pourtant, cela rassurait Gnotke. Qu'une chose féminine ait pu lui apparaître pendant qu'il piétinait dans le brouillard était pour lui le signe qu'il y avait en lui quelque chose qui voulait vivre.

Il était allé chercher Gimpf dans son trou et ils s'étaient mis en route ensemble. Avant de partir, il avait appelé : « Aslang ! », puis « Hubbe ! », puis « Dinger ! ». Et il s'était retrouvé seul avec Gimpf. Il aurait bien voulu parler avec lui et lui demander ce

qu'il pensait de tout cela. Mais il tombait mal. Il n'y avait rien à en tirer. Gimpf s'était contenté de le regarder de ses yeux de poisson mort et l'avait suivi sans mot dire. Ils laissaient derrière eux : Aslang, Hubbe et Dinger, morts. Ils s'étaient donc mis en route à travers la campagne inondée de lune sans se dire un mot. Ils avaient eu plusieurs alertes en cours de route. La première fois, ils eurent juste le temps de se jeter à terre pour ne pas être aperçus d'un peloton de cosaques qui surgit tout à coup de la neige, au galop. Une autre fois, voyant s'agiter les silhouettes d'un groupe d'hommes dans la nuit, et ne pouvant distinguer s'il s'agissait de Russes ou d'Allemands, ils restèrent étendus côte à côte jusqu'à ce que les hommes se fussent éloignés. Plusieurs fois, ensuite, apercevant des silhouettes semblables, Gnotke força Gimpf à se coucher près de lui. Ils finirent enfin par trouver un trou. D'autres isolés les y rejoignirent. Ils les retrouvèrent près d'eux au réveil. Le trou s'était rempli. Ils s'étaient endormis si vite et si profondément qu'ils ne les avaient pas vus arriver.

– Les Russes, les Russes !

Le cri fit se dresser brusquement les hommes du trou. Gnotke et Gimpf se réveillèrent. Les autres filaient. Eux restaient assis. Le reflet de deux verres de lunettes à sa droite signala à Gnotke que quelqu'un était resté avec eux pendant que les autres s'enfuyaient.

– À vous aussi, tout vous est égal, maintenant ? dit une voix.

– Eh bien, c'est que, justement..., répondit Gnotke.

Comment lui expliquer ? Dans l'obscurité, l'homme ne pouvait apercevoir qu'une partie du visage de Gnotke et la forme de Gimpf adossé à la paroi. Il ne pouvait pas deviner qu'il avait affaire à des disciplinaires.

– Moi non plus, d'ailleurs, je ne peux pas dire que tout m'est égal. Pas tout à fait. On a encore envie de rentrer chez soi.

– Chez soi ? répéta Gnotke – le mot était aussi doux que l'image de son rêve. Ça existe ça ? dit-il.

– Et comment ! mon vieux. Ça existe. Moi j'ai une femme et un gosse, une fille de cinq ans – il changea brusquement de sujet. Notre bataillon est entièrement foutu. Vous êtes de la 5^e, vous, non ?

– Non, nous, on est du bataillon disciplinaire.

– Ah bon ! Tout ça n'a plus d'importance maintenant.

Il était de Cologne et n'était plus tout jeune. Vraisemblablement de l'âge de Gnotke. Il avait dans sa musette du pain et un morceau de saucisse qu'il partagea. Les Russes qu'on avait annoncés n'arrivaient toujours pas. Quelques isolés qui passaient descendirent près d'eux. Lorsque le petit jour commença à poindre, ils se remirent en route. Gnotke et Gimpf les suivirent. Ils suivaient les traces que les fuyards de la nuit avaient laissées dans la neige. D'une hauteur, ils purent bientôt apercevoir la vallée encaissée de Goloubaïa et le flot d'hommes, de chevaux et de voitures qui l'emplissait. Dans le ravin où ils s'engagèrent pour rejoindre la vallée, le gars de Cologne retrouva deux camarades de son détachement qu'il avait perdus pendant la nuit. L'un, qui était lui aussi de Cologne, s'appelait Schorsch. L'autre était de Krefeld et s'appelait Ketteler. L'homme à lunettes, lui, s'appelait Tünnes. Tous restèrent ensemble et ils arrivèrent enfin, tous les cinq, sur la route au fond de la vallée de Goloubaïa. On y avançait avec une lenteur infinie. À chaque instant, la colonne s'arrêtait, les voitures immobilisées, les hommes piétinant autour. Sur les pentes, de chaque côté, des bâtiments brûlaient.

Une détonation, suivie d'une deuxième, puis d'une troisième, fit courir le cri : « Les blindés russes ! »

Hommes contre hommes, roues contre roues, il était impossible de se dégager de cette mêlée compacte, impossible de fuir. Gnotke vit autour de lui des visages se décomposer sous leur croûte de boue. Gimpf, lui, continuait à regarder dans le vide de ses yeux d'eau bleue.

– Ils n’ont pas l’air d’être bien nombreux, en tout cas, dit Tünnes.

On entendit deux nouvelles détonations. On ne voyait toujours aucun char. En avant de la colonne, seule une fumée s’éleva. Quand ils y arrivèrent, ils virent sur le bord de la route des équipages de chars allemands, autour de leurs machines en flammes, réservoirs vides. Ils venaient de les faire sauter. Le régiment blindé était réduit à ces cinq carcasses fumantes.

On continua à avancer. Des heures passèrent. Gnotke traînait Gimpf derrière lui. Il le maintenait dans le flot. Il ne voulait pas perdre ce visage inexpressif qu’avaient épargné les explosions de mines de la steppe de Koursk et de la steppe du Don, qui était ressorti de la catastrophe de Kletskaïa, qui ressurgissait toujours dans la fumée et dans les cris de mort avec son éternelle indifférence.

Quand ils parvinrent à Verchnaïa-Goloubaïa, la nuit était tombée. Toujours le même spectacle. Ici aussi passait le corps sans fin de la colonne en marche dans laquelle on voyait toujours tourner avec la même lenteur les roues des pièces de campagne, des obusiers, des camions, engoncés dans les mêmes colonnes d’infanterie, les mêmes groupes de soldats roumains en débandade. De chaque côté de la colonne s’étendait la neige colorée par le tendre flamboiement rouge des incendies. Les flammes jaillissaient des maisons du village qui brûlait tout entier. En passant devant elles, les chevaux projetaient sur les pentes neigeuses des ombres fantastiques. Gnotke, Gimpf et les deux camarades du gars de Cologne s’arrêtèrent sur la place où flambait un grand brasier et commencèrent à s’y chauffer. Ils étaient arrêtés depuis quelques minutes quand un sergent-chef vint à eux, leur offrit à manger du pain et du saucisson en leur demandant s’ils pouvaient l’aider à évacuer quelques abris fortifiés du secteur.

Ils comprirent tout de suite qu’il s’agissait en réalité de l’état-major d’un corps d’armée. Tünnes, Schorsch, Hans

Ketteler, Gnotke et Gimpf traînaient dans la rue les objets que leur passaient l'adjudant aidé d'un officier de justice militaire et d'un secrétaire d'administration. Pour Gnotke, Gimpf et leurs camarades, arrivés là directement après avoir quitté la fosse commune, ce désordre de malles et de caisses ouvertes, ces employés hurlants, ces secrétaires débordés, ces officiers au visage pâle, c'était le spectacle fantasmagorique d'une activité d'un autre monde. Depuis le mois de mai de cette année, de Bielgorod jusqu'au Don, cet état-major avait avancé en car, en voiture, et s'était fait suivre d'une caravane de camions, étape par étape, village par village, sur sept cents kilomètres de pays conquis. L'avance de la troupe dans le sang et la mort, les pieds à vif, les chemises raidies par la sueur, ce qu'elle avait coûté de cadavres, restait pour les hommes de l'état-major des nécessités abstraites. Pour eux, en effet, la marche jusqu'au Don n'avait été qu'une suite de victoires faciles et sans ombres. Ici, ils avaient logé et logeaient encore dans les maisons et dans des abris souterrains. Quand l'avance se brisa à Stalingrad pour avorter en combats de rues labyrinthiques, tandis que toutes les tentatives pour forcer le passage du Don en direction du nord-ouest n'avaient d'autre résultat que d'augmenter le nombre de cadavres allemands qui descendaient au fil du courant, ces messieurs de l'état-major trouvèrent le temps long. Et pendant des semaines, ils le passèrent comme ils purent, à lire, à jouer aux cartes, à aménager leurs abris, à faire du cheval, cependant qu'ils attendaient impatiemment le nouveau bond en avant, la nouvelle offensive, l'ordre qui annoncerait : « Toute l'armée à droite, en avant sur Bakou et la Caspienne » ou « Toute l'armée à gauche, en avant sur Saratov, Kazan, Moscou ».

À attendre ainsi, le temps avait passé. L'hiver était commencé, le deuxième de la campagne de l'Est. Et pourtant, ce matin encore, ils n'auraient pas cru à la possibilité d'une déroute. Ils en étaient arrivés à accepter à la rigueur l'idée

d'un recul, mais ils étaient sûrs que la vallée et les hauteurs de Goloubaïa tiendraient.

Mais le cauchemar de cette nuit était survenu.

Des régiments entiers se désagrégeaient.

Des détachements blindés communiquaient : « Ordres exécutés. Faisons sauter nos cinq derniers chars ! »

L'artillerie motorisée était immobilisée.

Une autre nouvelle alarmante venait d'arriver : « Les Russes ont percé jusqu'à Kalatch. » Pour l'état-major, cela voulait dire : gagner au plus vite l'autre rive du Don. Et comment ? Il y avait à peine assez d'essence pour les camions affectés à l'état-major. Il n'y en avait plus pour les tracteurs. Les chevaux étaient dispersés dans toutes les écuries de réserve.

Il fut décidé que ce qui ne pourrait être emporté en un seul voyage serait abandonné sur place.

Des ordres continuaient d'arriver. Les dépôts de munitions continuaient à sauter. Les visages étaient pâles, les yeux brillaient. Un délire de destruction s'était emparé de l'état-major.

Cependant Gnotke continuait à tendre les bras, et le secrétaire, un homme au teint maladif, à les charger de dossiers. Il lui donnait l'ordre de les charger dans le camion qui stationnait devant la porte. De son côté, le sergent-chef passait à Gimpf des bottes rutilantes, à Tünnes des chandails, à Schorsch du linge, à Georg des uniformes. Chacun portait quelque chose. Régulièrement, un lieutenant, qui surveillait le chargement du camion, les refoulait. Et non moins régulièrement, dossiers, chandails, linge, uniformes, livres volaient dans le brasier qui, chaque fois, flambait plus haut.

Cela continua jusqu'au moment où le secrétaire sortit. Il contempla le désastre avec des yeux de fou.

– Mon lieutenant ! les dossiers ! On ne peut quand même pas abandonner tout ça ! Vous n'avez vraiment pas de place dans votre voiture ?

– Vous n'êtes pas fou, non ? Je devrais... Mon Dieu, vous...

Emporter vos paperasses? Les paperasses, maintenant, on s'en fout...

Un lieutenant-colonel sortit à son tour. Il avait des traits ascétiques encore creusés par la fatigue.

– Que se passe-t-il?

– Les dossiers, mon colonel!

– Tout ça au feu! Dans les voitures, du ravitaillement et des munitions, c'est tout. Notre vie est en jeu.

Le secrétaire, les bras ballants, s'en retourna dans la cabane.

À travers le rougeoiement du brasier, on voyait toujours se profiler le lent cortège des véhicules mêlés aux piétinements des colonnes de soldats.

Une autre nouvelle alarmante venait d'arriver.

«Les Russes atteignent Kalatch. Le commandement de l'armée s'est enfui de Golubinskaïa à bord d'un Storch.»

La nouvelle se répandit dans l'état-major. Sitôt arrivée, elle parvint aux oreilles de Gnotke, de Tünnes et de leurs compagnons.

Le lieutenant se tenait devant la porte, près de sa voiture chargée de vivres et de cartouches. Tout était prêt. Son chauffeur l'aidait à passer son manteau lorsqu'un sous-officier sortit de la cabane, blanc comme craie.

– Mon lieutenant! Il est là... étendu... Oh! mon Dieu!

– Quoi? Qui? Calmez-vous, bon Dieu...

– Le secrétaire... il vient de se suicider.

Trois ponts traversaient le Don.

Le premier, près de Perepolni, était pris sous le feu de l'artillerie russe. Le deuxième, près de Loutchenski, était menacé par la cavalerie et les blindés russes qui venaient du sud. Le troisième, seul, était encore accessible; mais il avait été bombardé et sa partie centrale s'était effondrée.

Néanmoins, elle avait été remplacée par des poutres et des radeaux, et le pont était maintenant de nouveau praticable aux hommes et aux voitures.

Lorsque, après avoir assisté au départ de l'état-major de Verchnaïa-Goloubaïa, les deux gars de Cologne, celui de Remscheid, Gnotke et Gimpf arrivèrent au pont, la lune ne s'était pas encore couchée. Ils virent le fleuve gelé, balayé par des tourbillons de neige, sortir lentement de l'ombre. La rive opposée était plate, couverte de marais et d'étendues de sables mouvants, de terrains découverts à perte de vue. Vertiatchi, Peskovatka, Sokarevka, les localités qui s'y trouvaient étaient exposées à toutes les attaques.

Des deux côtés du pont, sur les bancs riverains de l'ouest, sur le terrain bas de l'est, une cohue d'hommes, de chevaux, de voitures et de canons attendait. Le passage, dans l'étroit goulot du pont, se faisait par à-coups. Il n'était pas possible de passer directement par le fleuve; la glace était à peine assez épaisse pour supporter le poids d'un enfant. Des camions s'y étaient aventurés et, à peine la rive passée, ils avaient coulé. Des hommes aussi avaient essayé; ils avaient été engloutis.

À l'entrée du pont, des officiers et des gendarmes harassés, sales et l'estomac creux, essayaient d'endiguer le flot de la troupe pour permettre aux autos, aux camions, aux voitures des officiers supérieurs ou des états-majors, de se frayer un passage.

Sans interruption, l'exode se poursuivait.

De l'infanterie, de l'artillerie, des chars, des formations antiaériennes, des cavaliers avec de hauts bonnets de mouton: c'étaient des officiers du 4^e et 5^e corps roumains. L'infanterie de l'endroit où s'était effectuée la percée arrivait en désordre; les artilleurs et les hommes des blindés avançaient aussi à pied. Ils avaient fait sauter des canons et des blindés; ce qui restait encore encombrait le passage. Il y avait des chevaux et des chevaux, des roues et des roues, des trains de combat

et des trains de ravitaillement, des camions de munitions, des roulantes, des autos sanitaires; puis on vit un camion découvert suivi de quelques gros huit tonnes.

Dans ce camion découvert se trouvait un général de division. La plupart des unités de sa division l'avaient suivi jusqu'à Perekopka; certaines, dispersées, erraient sur la route de Goloubaïa, d'autres étaient restées en arrière.

Le camion du général roulait au pas, précédé et suivi par la cohue des véhicules et des fantassins, entre des haies de figures grises de soldats. Certains de ces soldats connaissaient ce général pour l'avoir vu au cours d'inspections qu'il avait faites dans leurs unités; d'autres en avaient entendu parler. Ce que Gnotke et Gimpf en savaient, c'est qu'il leur avait donné beaucoup de cadavres à enterrer.

« Mon général, la route était longue. Le sac pesait. À la ceinture, des grenades. Au côté, pelle et pioche. Dans les poches, des cartouches. La route était longue à travers les Flandres, par Arras, Bailleul, Hazebrouck, Poperinge. La route était longue à l'est, à travers les marais, rivière après rivière, à travers la steppe sans fin. Et il fallait marcher les pieds nus dans les bottes. On avait la figure dégoûtante, les joues creuses, les pieds à vif, sans chaussettes, dans les bottes.

« Aujourd'hui, maître; demain, cadavre.

« Tu es passé au travers de deux guerres, mon général. La croix de fer sur ta poitrine, c'est un souvenir de la première, la croix et l'agrafe en or sont de la seconde. La première guerre a été perdue. Et celle-ci, la seconde? Les sacrifices de Niechegol, de Shebekino, de la traversée de l'Oskol et ceux de Kletskaïa auront-ils été consommés pour rien?

« Pourquoi mourons-nous, mon général?

« Nos femmes et nos enfants sécheront-ils leurs larmes aux drapeaux de la victoire ou devront-ils pleurer sans fin? Cette guerre était-elle nécessaire? Nous a-t-elle été imposée? S'agit-il vraiment d'une cause grande et sacrée? Cette guerre

est-elle une guerre juste? S'agit-il vraiment de l'Allemagne? Défendons-nous l'Allemagne sur le Niechegol, sur l'Oskol, sur le Don, sur la Volga, mon général?

« Que répondras-tu aux mères si elles te demandent : "Où est mon fils? Où est le père de mes enfants?"

« Où est ta division, mon général?

« Une partie s'est noyée dans le Niechegol, une autre a été volatilisée à Kletskaïa, une autre est tombée sur les hauteurs de Goloubaïa, une autre est dispersée, une autre a abandonné ses armes lourdes et s'est enfuie. Nous étions dix-sept mille au départ. Nous restons un petit groupe sur le pont de bois entre Akimovski et Vertiatchi.

« Où nous conduis-tu, mon général?

« Au-delà du Don! Retraite vers l'est! »

Mais le soldat ne parla pas. Le soldat se tenait contre la rampe du pont et rien ne bougea sur son visage. Le paysan de la lande de Celle, le coutelier de Remscheid, l'ajusteur de Cologne, le paysan d'Ostermiething, le jeune homme d'Ottakring, le comptable de Durlach en pays de Bade, l'instituteur de Zwischenahn sur le lac de Zwischenahn, le sous-officier du train de Leipzig, le sous-officier disciplinaire et ancien membre des SA de Klein Stepenitz en Poméranie, et encore le fils du paysan d'Alten-Affen dans le pays de la Sauer s'appuyaient à la rampe et regardaient passer le camion du général suivi de sa caravane de camions de huit tonnes.

Le ciel pesait lourdement sur le paysage. Le vent balayait la neige sur la glace du fleuve, l'amoncelait en vagues contre les piliers du pont, la jetait en paquets au visage des hommes et en saupoudrait les crinières des chevaux.

Les soldats attendirent que le convoi de l'état-major les eût dépassés, puis, de nouveau, ils avancèrent.

Mais ils n'allèrent pas beaucoup plus loin. De l'autre côté du pont, un commando de rassemblement arrêtait les isolés :

«Halte! De quelle unité?» criait-on aux soldats, et ensuite, régulièrement: «Passez!»

Le flot continuait de couler.

Une deuxième fois, les gendarmes aux colliers métalliques durent intervenir pour faire place à la voiture d'un général; c'était, cette fois, un général d'infanterie.

Le premier qui était passé était le lieutenant général Damme. Celui-ci, c'était le général major Gönnern.

Damme était un homme de taille moyenne, aux yeux clairs, aux cheveux d'un roux flamboyant; son visage, à demi enfoui entre le col de fourrure relevé et la grande visière de sa casquette, était marqué par des nuits et des nuits d'angoisse. Pendant les dernières nuits qu'il avait passées à l'est de Klet-skaïa, il avait reçu sans cesse des nouvelles catastrophiques, il avait attendu des ordres qui ne venaient pas, et ceux qui arrivaient étaient contradictoires; et c'étaient toujours de nouveaux communiqués sur les percées des blindés ennemis, sur les abandons de dépôts de matériel, sur le nombre de canons détruits. Ces nuits avaient laissé des traces profondes sur son visage.

Gönnern, lui, était petit, trapu, avec un visage bronzé, fripé, qui rappelait celui d'un nain. Tandis que Damme était un baroudeur connu, un réaliste peu enclin à la méditation, Gönnern, au contraire, sorti de la section d'histoire militaire de l'armée, était un théoricien prudent, réfléchi. L'un s'était arrangé pour mener la bonne vie malgré la guerre, ne dédaignant ni la bonne chère ni les femmes, recherchant les joyeux camarades. L'autre était resté ce qu'il était, un solitaire. Il n'avait jamais cessé, durant la campagne, d'étudier et d'écrire. Il s'était consacré notamment à l'étude des problèmes et des difficultés de la guerre éclair et aux plans d'organisation future de l'Europe centrale. La situation militaire lui avait inspiré de nombreux articles qu'il avait envoyés à des revues et à la radio. Tandis que Damme avait pensé à sauver quelques

milliers de cigarettes de la débâcle de Kletskaïa, Gönnern, lui, n'avait songé qu'à son volumineux manuscrit : *Sur la route nord de l'offensive vers la Caspienne!*

Lorsque les yeux clairs de Damme se posaient sur la silhouette de l'un des soldats de la route, il la voyait distinctement et en remarquait chaque détail : le visage gris, la capote sale, le lamentable état des chaussures, l'absence de l'arme légère, de la couverture, de la gamelle. Lorsque les épaulettes portaient l'insigne d'une batterie lourde de D.C.A., et qu'il ne voyait pas immédiatement les pièces correspondantes, il les cherchait machinalement des yeux. Il remarquait la couleur des écussons de l'artilleur, du motocycliste, du télégraphiste, mais, il avait beau chercher, il ne voyait pas les obusiers, ni les motos, ni les voitures radio. « Une merde intégrale » : c'était ainsi qu'il ponctuait ses observations.

Gönnern, au contraire, ne s'arrêtait pas aux détails. Aucun visage ne le frappait en particulier, aucun détail dans le désordre des uniformes. Il avait une vue synthétique des choses. La cohue se dénombrait pour lui en troupes d'infanterie, d'artillerie, en équipes de transmission, en parcs à chevaux, en colonnes de boulangers militaires, en compagnies de bouchers, en ateliers de réparation. Il « entendait » la rumeur que faisaient les dizaines de milliers de pas des traîneurs, le grincement de roues des interminables convois de véhicules lourds et légers, et il était sensible à la différence qu'il y avait entre cette rumeur et la rumeur pleine d'une marche victorieuse. Gönnern « voyait » plus loin qu'on ne voit d'habitude. Il voyait le flot gris des hommes qui coulait comme une lave épaisse dans la vallée de Goloubaïa, traversait la route en pente près de Perekopka, les ponts de bois, et s'étalait sur la rive opposée du fleuve, vers l'est, toujours plus vers l'est. Il voyait ce ciel atroce qui couvrait tout et il pressentait la masse de neige qui allait s'abattre sur les hommes et les bêtes. Il embrassait ce spectacle gigantesque ; l'ensemble des

rumeurs et des images tournoyait autour de lui comme le vent de la mer : le grincement des traîneaux, le piétinement des bataillons dans la neige, les cris, les jurons, les bribes de conversations, un ordre saisi au vol, la fumée d'une roulante, l'odeur de phénol des ambulances, un cheval qui agonisait dans ses brancards, tout cela sans cesse répété. Et c'était toujours le brouillard monotone, les tourbillons de neige, toutes les puanteurs, puanteur du sang et de la sueur, les cris, les dos courbés, le claquement du fouet des conducteurs, les rigoles de sueur le long des jambes des chevaux, le ruban sans fin des visages gris et épuisés des soldats.

Les deux généraux suivaient la même route, à quelques kilomètres l'un de l'autre. Ils avaient les mêmes images sous les yeux mais les voyaient différemment.

Gönnern, dans son camion, dévala les madriers en pente du pont et atteignit la rive orientale du Don. Là, il fut pris dans un faisceau de cris. Un poids lourd s'était embourbé dans le sol marécageux de la rive et une cinquantaine de prisonniers de guerre russes, courbés, haletants, les mains entourées de chiffons, essayaient de le dégager en le poussant par les roues et les marchepieds. Dans cette zone marécageuse, ils étaient affectés à ce travail. Le spectacle qu'ils offraient n'était qu'un aperçu isolé dans le mouvement de l'ensemble, un simple détail dans ce paysage gigantesque. Le général Gönnern, qui n'était pas seulement commandant de division, mais conseiller supérieur d'histoire militaire, redécouvrait, derrière ces épaules russes courbées jusqu'à terre, d'autres épaules, carthaginoises, macédoniennes, éthiopiennes. Que cette route du nouvel empire occidental vers la Caspienne et l'Asie fût pavée avec les ossements des esclaves vaincus, c'était dans la tradition de l'Histoire. Mais aujourd'hui le camion que poussaient les prisonniers de guerre russes n'était pas enlisé sur la route de la victoire. C'était une fausse note, une ombre au tableau ; Gönnern le ressentit ainsi et choisit de ne pas s'arrêter.

– Avancez donc ! dit-il à son chauffeur.

Damme, lui aussi, avait dépassé le camion embourbé et la colonne de secours russe, mais aucun rapprochement historique ne lui était venu à l'esprit. Il n'avait pensé ni au vieil Empire romain, ni à la Nouvelle Allemagne, et pas davantage aux routes impériales vers l'Asie. Un visage marqué de la petite vérole et une paire d'yeux gris avaient capté toute son attention : « Un type comme ça, avait pensé Damme, doit avoir à peu près trente ans. Il a dû avoir une histoire d'amour, il a même dû chahuter et vivre comme si le monde lui appartenait. Et maintenant, voilà ce qu'il en reste. Plus jamais un verre de gnôle ni un verre de vodka ; encore quelques semaines et il s'effondrera, ça sera fini. Ce n'est quand même pas drôle et il n'y a rien d'étonnant qu'un type comme ça ait ce regard de glace. »

Le général Gönner voyait la route encombrée de troupes en masse, il voyait des soldats autour des roulantes, il voyait des groupes d'isolés, sans armes, qui traînaient avec des Roumains ; il voyait quelques camions de bois qui bloquaient la route, et une troupe de femmes qui piétinaient la neige. C'étaient les images d'un ordre qui se détruit ; c'étaient des signes avertisseurs. Il fallait qu'il se hâte : ce qu'il fallait, c'était une chambre, des tables pour lui et ses officiers, et des appareils de radio ; il fallait sans perdre de temps constituer des patrouilles, récupérer les hommes et les rassembler.

Damme pensait différemment, lui, le massacreur ; c'était lui, et non Gönner, qui voyait d'un œil humain le chaos présent.

La route était encombrée de groupes de soldats dispersés, de Roumains en loques, de roulantes fumantes. Au milieu d'eux, il y avait aussi des camions chargés de bois qui essayaient d'atteindre le Don, mais ne parvenaient pas à avancer dans l'embouteillage général. Ils ne faisaient qu'encombrer davantage la route, qu'opposer une nouvelle digue

au flot des divisions en retraite. Damme se renseigna auprès des chauffeurs.

– Où voulez-vous aller?

– Jusqu’au Don, sur l’autre rive, et ensuite vers Bogoutchar.

– Vous n’êtes pas fou? Vers Bogoutchar? Qu’est-ce que vous voulez donc y faire?

Les chauffeurs étaient italiens, ils parlaient à peine l’allemand. Leur détachement était de Bogoutchar, dans le secteur de Voronej, et ils étaient venus de Stalingrad chercher du bois de chauffage. Ils avaient démonté une maison de bois et avaient chargé les planches sur leur camion. Ils n’avaient pas pu revenir par Kalatch et c’est pourquoi ils essayaient de passer par ici.

– Retournez! leur ordonna le général Damme. Revenez à Pitomnik, ou si vous voulez à Stalingrad!

Il attendit que les chauffeurs aient fait demi-tour. Il dit ensuite à son chauffeur de le rejoindre à l’état-major de la division, au village de Vertiatchi. Il descendit de voiture et continua à pied. Il rencontra un soldat qui ne le salua pas. Il l’engueula :

– Votre nom? De quelle unité êtes-vous? Vous ne pouvez pas vous ressaisir un peu? Pourquoi ne saluez-vous pas votre supérieur?

Il rencontra sur la route un capitaine qui boitillait et s’appuyait sur une canne.

– Eh! Tomas! D’où venez-vous?

– Et vous-même, mon général?

– Que vous est-il arrivé à la jambe?

– Les Russes l’ont ratée de peu. Mais ce n’est pas très grave, il faut que je me fasse extraire ça.

Le capitaine Tomas n’était pas seul. Un jeune lieutenant l’accompagnait. C’était l’aide de camp de Vilshofen. Tomas le présenta.

– Lieutenant Latte.

– Et où est Vilshofen ? demanda le général.

– Le colonel est de l'autre côté, dans la foule.

Le lieutenant regarda en arrière, vers le Don et au-delà.

– Je cherche le commandant du corps d'armée, le lieutenant-colonel Unschlicht, il faut que je le trouve. Peut-être avez-vous une idée de l'endroit où il est, mon général ?

– Il doit être par ici ou bien à Peskovatka. Quel pétrin... Qu'en pense Vilshofen ?

– Le colonel pense que nous faisons fausse route et que l'armée devrait au contraire marcher vers l'ouest et essayer de rétablir au plus vite le contact avec le front allemand, même s'il faut pour cela abandonner Stalingrad.

– Abandonner Stalingrad ? s'écria Tomas.

– Oui, c'est un peu fort, mais Vilshofen est comme ça. Il est toujours pour les solutions extrêmes.

– Le colonel pense qu'il n'y a rien d'autre à faire.

– C'est un peu fort... répéta le général Damme, et il partit là-dessus.

Il rencontra peu après l'aumônier divisionnaire.

– Eh bien, aumônier, où en êtes-vous ? Qu'est-ce que vous devenez là-dedans ?

– J'ai eu un service ce matin à Vertiatchi, mon général, puis je suis allé à Peskovatka. Mais impossible de célébrer le culte dans cet embouteillage. La cour de l'hôpital était pleine d'ambulances ; c'est une véritable migration qui arrive par le sud et par le pont de Loutchenski.

– Par là aussi ?

– Notre ravissante Peskovatka n'est plus reconnaissable. Vous souvenez-vous, mon général, de Peskovatka ?

Bien sûr, il s'en souvenait. Il y était allé pour une conférence des commandants de division et il avait bien vu comme ils étaient gentiment installés. Aucun rapport avec son propre quartier général, sur l'autre rive du Don, ni avec ce coin de Vertiatchi ; ici, toutes les étables, tous les bâtiments annexes, toutes

les barrières avaient été démontés et transportés à l'avant pour la construction des abris et des fortins. Maintenant les maisonnettes semblaient être en pleins champs. Au contraire, à Peskovatka, il y avait des états-majors de corps d'armée, de division, des bureaux, des hôpitaux de campagne, des maisons de repos, un casino avec des billards et des tables de jeu, des maisons entourées de jardins, des massifs dans les rues et même des clôtures de verdure, intacts. Pour les troupes qui montaient en ligne, c'était l'image même de la paix.

– Méconnaissable, dites-vous ?

– Partout des fuyards qui viennent de l'autre côté du Don ou de Kalatch, des officiers à cheval, en voiture, et au milieu de tout ça les Roumains. On peut à peine passer en auto.

– Allons bon, qu'est-ce que c'est encore que cette pagaïe ?

Le général désignait du doigt une cour entourée d'un véritable rempart de voitures. L'entrée était obstruée par des camions et des groupes de soldats, la tête bandée, les membres en moignons entourés de chiffons.

– C'est l'hôpital de campagne, mon général.

En passant près d'un camion, Damme entendit des râles et des paroles sans suite : « Kletskaja... Perelosovski... Trois jours sans bouffer... Du pain ! »

Un homme cria :

– Enlevez-le, mais enlevez-le ! Il est sur mes genoux depuis des heures... Je n'en peux plus !

– Mais où veux-tu qu'on le mette ? lui demanda Damme.

– Mais ça fait des heures qu'il est mort !

Damme appela des soldats qui traînaient dans le coin.

– Par ici, sortez donc ce mort de là-dedans !

Dans le fond du camion, on cria :

– Ici aussi ! Il y en a ici aussi !

– Il n'y a donc pas de médecin ?

L'aumônier, qui s'était éloigné, revint avec un médecin militaire.

– Docteur, ces hommes arrivent de Perelosovski, ils marchent depuis plusieurs jours et ils disent qu'ils n'ont rien mangé depuis leur départ.

– Il est absolument impossible, mon général, de soigner sur place tous ces blessés qui nous tombent subitement dessus.

– Mais on ne peut quand même pas les laisser crever devant la porte de l'hôpital!

– Le bâtiment, la cour et le couloir sont bondés; il n'y a plus une place libre.

– Et alors? Qu'est-ce que vous allez en faire?

– On a prévu quelques postes de secours plus à l'est. Jusqu'à présent, on ne sait pas si le gros des blessés doit être évacué sur Dmitrevka et Novo-Alexeïevka ou bien sur d'autres localités, mon général.

– Vous êtes bien rhéna, n'est-ce pas?

– Oui, mon général, d'Aix-la-Chapelle.

– Depuis longtemps dans la division?

– Non, j'étais dans un camp de repos, je viens juste d'arriver.

– Mais, dites-moi, ces gens-là, les blessés graves, pourquoi ne sont-ils pas aussitôt évacués par avion?

– Seuls les blessés qui peuvent encore s'asseoir sont évacués par avion, c'est un ordre de l'armée.

– Et les autres?

Le médecin ne répondit pas. Il regarda simplement le général et celui-ci comprit. Aussitôt il décida d'aller à l'état-major de la division et de ne plus s'occuper de ce qui ne le regardait pas.

Le quartier général de la division qui combattait sur le front nord-est, envahi par les officiers d'une demi-douzaine de divisions en déroute qui traversaient le pont, embouteillé par le va-et-vient des camions, était, ce jour-là, un véritable asile de fous. C'était bien ce que pensaient le général et les officiers de son état-major. Les officiers supérieurs qui venaient

de l'autre rive du Don s'étaient installés dans la chambre du général Geest, commandant de la division. Le général Gönnern était là, le général Damme et le général d'artillerie Vennekohl également. Tous voulaient une aide. Ils voulaient rétablir le contact avec leur corps d'armée, mais c'était impossible car les états-majors étaient sur les routes. Ils voulaient une liaison avec le quartier général de l'armée, mais on ne pouvait pas non plus la leur donner, car le nouveau siège du quartier général était encore inconnu. Ils voulaient du ravitaillement, du matériel sanitaire pour leurs blessés, des logements, de l'essence. Ils voulaient tout, et tout allait leur être refusé. La division n'avait en effet que dix jours de ravitaillement en réserve dans ses magasins et les stocks d'essence étaient encore plus faibles. Quant aux blessés, l'hôpital et le poste de secours étaient déjà archipleins. Les logements ? Ils étaient réservés pour les cas exceptionnels et uniquement aux états-majors. Ainsi le général Vennekohl fut logé avec sa suite dans une porcherie, à l'est de la ville. Pour Gönnern et son état-major, on avait libéré deux pièces dans les bureaux du camp des prisonniers ainsi qu'une baraque de sentinelles ; pour loger ces sentinelles, on chassa les prisonniers de leurs abris. Lorsque Damme réclama à son tour un logement, Gönnern fut obligé de restituer une des pièces qui lui avaient été affectées et la deuxième baraque des sentinelles du camp fut évacuée. Alors, on fit sortir les prisonniers de l'infirmierie.

Mais Geest et son état-major avaient à s'occuper de bien d'autres choses encore. La situation était grave : les Russes arrivaient immédiatement après les divisions en retraite. Dans le secteur de cette division, les attaques étaient très violentes. En plusieurs endroits, l'ennemi était parvenu à s'infiltrer. Il fallait essayer de colmater ces brèches et, à chaque instant, prendre de nouvelles mesures. Une attaque des blindés russes avait pu être stoppée, mais des chars isolés avaient pénétré jusqu'aux maisons de Vertiatchi et même dans les rues du

village. Tout le secteur occidental, qui, la veille, était encore un paisible arrière-pays, était devenu en une nuit un secteur de combat. Au-delà du Don, la division voisine, qui se repliait, tenait pourtant encore une position de verrouillage qui protégeait le flanc nord ; le passage du Don par les troupes en retraite ne restait possible que si ces deux positions tenaient.

Voici comment les choses se présentaient au commandant de la division de Vertiatchi : au nord-ouest, des brèches dans le front ; à l'ouest, des engagements sur un front retourné ; au-delà du Don, un détachement du génie et des troupes rassemblées à la hâte se battant contre des chars et de la cavalerie ; plus à l'ouest encore, sur les hauteurs de Goloubaïa, des groupes, comme celui du colonel Vilshofen, qui, s'ils décrochaient, risquaient de provoquer une rupture totale du front. L'aide de camp de Vilshofen était précisément là pour réclamer de l'essence, des munitions, du ravitaillement. Des fuyards venant du sud racontaient des histoires invraisemblables sur l'entrée des chars russes dans les rues de Kalatch.

Le capitaine de la compagnie d'état-major, von Hollwitz, songeait précisément à ces histoires. Les ordres contradictoires, mon Dieu, ça arrive ici aussi. Mais la participation des civils russes à la bataille, avec des haches, des couteaux de cuisine, de l'eau bouillante, c'est aussi vraisemblable que la propagande de Goebbels, mais de toute façon il vaut mieux s'attendre à tout, et, dans des cas pareils, ne pas trop se charger !

L'intendant en chef entra chez von Hollwitz. Il cherchait l'officier responsable du ravitaillement. Il s'attarda quelques instants, puis finit par dire :

– Toute la farine est foutue, mon capitaine ! Est-ce que vous vous rendez compte, soixante tonnes !

Le capitaine von Hollwitz ne se rendait pas compte et n'écoutait pas. L'intendant s'en aperçut. Il appela alors le sergent Pöhls.

– Racontez au capitaine comment ça s'est passé. Vous devez

savoir, en effet, capitaine von Hollwitz, que la farine était entreposée sur l'autre rive du Don.

– J'arrive donc avec les traîneaux, dit le sergent, et le dépôt brûle. Les flammes sortaient déjà du toit. Un lieutenant avait donné l'ordre d'y mettre le feu, je n'ai pas pu en savoir plus.

– Vous voyez, voilà comment ça se passe. Une belle farine comme ça ! ponctua l'intendant.

Il s'en alla.

Von Hollwitz ne resta pas longtemps seul. Ce fut cette fois l'aumônier de la 376^e qui vint le déranger.

– Quoi de nouveau, monsieur von Hollwitz ? demanda l'aumônier. On reste ou on s'en va ?

Von Hollwitz haussa les épaules. Il ne voulait pas se laisser distraire. Ses mains remuaient des papiers, des lettres, des photos. L'aumônier remarqua que le poêle était ouvert ; il comprit que von Hollwitz était en train de trier et de brûler ses papiers personnels. Il comprit que sa présence ne s'imposait pas à ce moment-là et que l'autre avait hâte d'être seul. D'ailleurs, la nervosité de ces mains qui fouillaient dans les papiers répondait déjà à sa question.

L'aumônier s'en alla.

Dehors, il rencontra un caporal-chef qu'il connaissait par son nom. Autrefois, il avait été agent de liaison de l'autre côté du Don et maintenant il était à la compagnie d'état-major.

– Eh bien, Riess, comment ça se présente en face ?

– Chez nous, il y a des cosaques qui attaquent. Nous avons besoin de renforts ; à part ça, ça va. Mais dans notre dos, à côté, il y a un groupe avec un colonel de chars, et ça pète drôlement, répondit le caporal-chef.

L'aumônier entra chez l'aide de camp, le commandant von Bauske. Pour fuir le va-et-vient perpétuel, Gönnern, Damme et Vennekohl s'étaient réunis chez le baron von Bauske.

Le baron parlait. Le sujet de la conversation était de l'opportunité du suicide dans une situation désespérée. Il

racontait une histoire de chez lui, de Rakewere en Courlande, où, en 1625, des Allemands encerclés par les Russes s'étaient fait sauter avec les femmes et les enfants. Il connaissait d'autres cas semblables.

Le téléphone sonna. Il sonnait d'ailleurs presque sans arrêt. Un régiment qui venait de traverser le Don cherchait son colonel, mais l'officier voulait savoir également où il pourrait s'installer avec ses hommes.

– On ne peut plus loger personne à Vertiatchi. Personne, personne!... Je n'y peux rien, répondit von Bauske – il racrocha immédiatement et reprit la conversation : Oui... que pouvons-nous faire?...

Le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, c'était le commandant du camp de prisonniers de guerre.

– Mais... écoutez... dit von Bauske. Voici l'ordre : les Russes doivent être évacués. Non... pas dans les écuries, nous en avons besoin. Que voulez-vous que j'y fasse? Je n'y peux rien... C'est ça, dès qu'on pourra, on les transportera ailleurs.

Von Bauske se retourna vers les autres. Il regarda son chef, le général Geest.

– Oui, que nous reste-t-il à faire si les Russes nous encerclent ici?

Geest ne pouvait rien répondre. Gönnern avait l'air de réfléchir profondément. Damme contemplait la cendre de son cigare qui se consumait lentement. Vennekohl pensait à sa femme et à sa fille de huit ans dont il avait les photos dans la poche de sa vareuse.

– Sauter en l'air avec femmes et enfants, dit-il, mais c'est un sujet de conversation ravissant!

– Dans la lutte entre les Slaves et les Germains, les vaincus se suicident toujours, répondit von Bauske.

– Et vous, aumônier, qu'est-ce que vous en pensez? demanda Vennekohl.

L'aumônier disposait d'un certain nombre d'arguments

contre le suicide. Il les avança, mais il n'obtint des autres qu'un sourire indulgent. Cependant, ils ne furent pas fâchés que la conversation s'interrompît. Le chef d'état-major apportait en effet au général des nouvelles du front.

– Très dur, mais nous tenons, dit Geest après avoir lu. Quant à ce qui se passe en face, on n'y comprend plus rien. Si ce Vilshofen n'était pas à Goloubaïa, la tête de pont serait déjà tombée.

Le chef d'état-major apportait également un message radio du quartier général. Geest le lut et, sans rien dire, il le fit circuler. Ce message leur fit oublier un instant ce qui se préparait sur l'autre rive. Geest essuya son monocle et regarda successivement Gönnern, Damme, le chef d'état-major, von Bauske et l'aumônier.

– Gönnern, vous qui connaissez l'histoire, est-ce qu'on a déjà fait ça ?

– Oui, à Valdaï et à Kolm.

– Ah ! les poches de Valdaï et de Kolm, l'hiver dernier ? Oui, ça ne s'est pas passé tout seul. Mais avant, je veux dire dans l'histoire militaire ?

– Non, jamais, sauf dans quelques cas de guerre de forteresse.

– Il me semblait en effet qu'il fallait toujours éviter l'encerclement.

– Mais c'est évident ! Il faut sortir du piège, c'est la seule chose à faire, dit Damme qui ne se souvenait déjà plus qu'une heure avant il avait trouvé « un peu fort » le point de vue du colonel Vilshofen préconisant cette tactique.

– Entrez, Unschlicht ! cria Geest au lieutenant-colonel, chef de l'état-major du corps d'armée de l'autre rive du Don, qui venait d'ouvrir la porte et faisait mine de s'en aller en s'excusant.

– La formation en hérisson ! Voilà les ordres. Qu'est-ce que vous dites de ça, Unschlicht ?

Le lieutenant-colonel était un homme qui pesait chacun de ses mots.

– Je suis sûr, répondit-il, que le commandant en chef a soigneusement envisagé les difficultés que présente le « hériſſon ». Difficultés réſidant d'abord dans le fait que les positions de défense nécessaires à l'établissement des nouveaux fronts du Sud et de l'Ouest ne sont absolument pas prêtes; ensuite, dans le fait qu'il est impossible de ravitailler une armée aussi importante par avion. Les généraux de la VI^e armée sont d'accord là-dessus et un communiqué dans ce sens a été radiotélégraphié au Führer.

– Voici la réponse, dit le général Geest, et il tendit au lieutenant-colonel le message du Grand Quartier général.

Y étaient précisées les nouvelles lignes de défense à établir à la suite de l'ordre donné à la VI^e armée de former un « hériſſon ».

– Alors, des raisons très importantes ont dû nécessiter cette décision, opina Unſchlicht, après avoir lu.

– Sans doute que ceux de là-haut doivent avoir une idée en tête en ordonnant ça!

– Il est possible et même probable que l'armée de secours soit déjà en route, dit Gönner.

Tandis que se poursuivait cette conversation, une auto entra dans la cour. Le colonel Vilshofen en descendit. Moins d'une minute après, il était là.

– Messieurs, la 384^e ne tient plus; la tête de pont de Perepolni s'en va en morceaux! Voici ce qu'il faut faire: rassembler ici tous ceux qui peuvent encore marcher et les conduire en face. Excusez-moi, mon général – et il se présenta à Geest qui ne le connaissait pas: Vilshofen! En ce qui concerne mon groupe – il parlait au chef d'état-major de son corps d'armée, Unſchlicht –, nous nous sommes repliés par Oresovski, Verchnaïa-Goloubaïa. Maintenant, nous tenons entre Louchenski et Perepolni, avec d'autres

troupes, d'ailleurs très peu nombreuses. Il me faut tout de suite des munitions.

Unschlicht regarda Vennekohl. Vennekohl se taisait. Alors Unschlicht répondit à Vilshofen :

– Sur ordre, nous avons fait sauter les dépôts de munitions. Ils n'étaient pas transportables.

– Vous avez fait sauter les dépôts!... mais, messieurs!...

Vilshofen fixa les figures plus attentivement.

« Est-ce qu'ils sont devenus complètement fous? » se demanda-t-il. Mais, voyons, de quoi parlaient-ils quand il était entré? Qu'est-ce que ça signifiait « faire un hérisson »?

– Messieurs, j'ai entendu en arrivant que vous parliez de « hérisson ». Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que c'est une opération préparée à l'avance, selon un plan, avec des réserves déjà prêtes de munitions, de carburant, de ravitaillement, avec des armes spéciales de forteresse? Non, visiblement il ne s'agit pas de ça et rien n'a été prévu dans ce sens. Au contraire, cette éventualité n'a même jamais été examinée. Nos réserves sont presque inexistantes. Le peu que nous avons a été abandonné dans la retraite, perdu ou détruit... Messieurs, où veut-on en venir? Faire le « hérisson »? Parlons franchement, ça veut dire que nous sommes encerclés. Ce n'est pas une opération que nous avons nous-mêmes décidée. C'est la conséquence d'une situation qui nous est imposée... Il faut que nous essayions d'en sortir le plus vite possible.

– Lisez ceci d'abord!

Geest donna à Vilshofen le message du Grand Quartier général.

– Qu'est-ce que ça veut dire?

– Ça veut dire que le Führer nous ordonne de former le « hérisson ».

– Oui, bien sûr... Mais j'ai ici l'ordre qui en découle automatiquement, c'est le seul d'ailleurs que j'aie reçu de mon commandement : à partir d'aujourd'hui les rations de la

troupe sont réduites de moitié. Et c'est comme ça que commence le « hérisson » !

– Oui, ça commence comme ça et ça peut devenir une grandiose saloperie !

– En tout cas, moi, je repars en face. Et j'ai besoin d'obus de mortier de 5 centimètres, d'obus antichars de 37 et de balles de mitrailleuse. Je l'ai déjà dit, je crois nécessaire de concentrer immédiatement des troupes ici.

Le général Geest s'entretint avec son chef d'état-major. Vilshofen obtint ses obus antichars et ses munitions pour les mitrailleuses. Il envoya une voiture au dépôt de munitions, la fit charger et repartit avec son aide de camp.

Le général Geest fit mettre sur pied une compagnie de secours. Elle était formée d'éléments de la compagnie d'état-major et des services de transport, complétée par des fuyards arrêtés sur la route. Il l'expédia, sous le commandement du capitaine von Hollwitz, sur l'autre rive du fleuve. Entre-temps, les logements de ceux qu'il hébergeait avaient été libérés. Lorsque Geest revint dans la chambre de l'aide de camp, pour dire au revoir à Gönnern et aux autres, les fenêtres de la maisonnette de bois s'ouvraient déjà sur la nuit.

Vennekohl et Unschlicht étaient partis vers la banlieue est de la localité. Gönnern et Damme, qui devaient faire le même chemin, prirent place dans la même voiture.

L'air était imprégné de brouillard et de neige humide. Sur les routes défilaient toujours les groupes de soldats. Les deux généraux roulaient vers le nord du village, sur la route riveraine. À droite, des vergers bordaient le chemin. Les branches des pommiers, passées à la chaux, défilaient, pareilles à des fantômes. À gauche, la zone marécageuse s'étendait jusqu'au fleuve et jusqu'au pont de Perepolni. Devant la voiture, une troupe en marche. Bruits métalliques de gamelles et de bidons s'entrechoquant. C'était la compagnie de secours du capitaine von Hollwitz qui marchait vers le pont de Perepolni. Dans

les rangs de cette compagnie marchaient aussi les soldats qui avaient été stoppés sur la route par un commando de repêchage : le paysan de la lande de Celle, celui d'Ostermiething, le jeune homme d'Ottakring, le comptable de Durlach, l'instituteur de Zwischenahn, le magasinier de Leipzig, les deux métallos de Cologne, Schorsch et Tünnes, le coutelier Ketteler de Remscheid, le sous-officier Gnotke et, enfin, Gimpf. Les deux généraux, Gönnern et Damme, les dépassèrent. La colonne resta en arrière et disparut comme une fumée.

Deux kilomètres plus loin, il y avait des sentinelles et une longue barrière de barbelés, derrière laquelle se tenaient, couchés dans leurs haillons, les uns contre les autres, ou bien debout et serrés, les prisonniers de guerre russes chassés aujourd'hui des abris qu'ils s'étaient creusés dans la neige. La voiture continua encore un bout de chemin et s'arrêta devant la baraque de l'administration du camp. Gönnern et Damme descendirent et jetèrent un coup d'œil autour d'eux. Au même moment une détonation retentit du côté du Don ; c'était un obus de l'artillerie russe qui pilonnait par intervalles réguliers le pont de Perepolni.

– Bon, de toute façon, nous ne resterons pas longtemps ici, dit Damme.

Quand se produisit la débâcle, le médecin-major Victor Huth se trouvait dans une maison de repos, de l'autre côté du Don. Loin du bruit et du front, dans une ferme isolée de la vallée de Goloubaïa, il regardait le ciel d'automne. Il voyait venir l'hiver en réfléchissant sur la guerre et sur son propre destin dans celle-ci. Évidemment, ça ne pouvait pas toujours continuer comme ça. Hier on traversait le Niehegol, aujourd'hui on traversait le Don, demain la Volga et un jour, peut-être, l'Amou-Daria et l'Indus. Et lui suivait avec

sa compagnie sanitaire. Il distribuait aux soldats des pilules purgatives ou astringentes, du « nitigal » contre la gale, du « cuprex » contre les morpions ; il les piquait contre la variole, la dysenterie, le typhus, la paratyphoïde ; il recousait leurs blessures, les déclarait bons de nouveau pour le service ou bons pour l'arrière, ou bien il les abandonnait à son collègue l'aumônier. Celui-ci s'en occupait à sa manière et, d'étape en étape, toujours plus loin vers l'est, inaugurait quelque nouveau cimetière. Non, cela ne pouvait pas toujours durer, il fallait bien que ça craque quelque part. On sait bien que les arbres ne s'élèvent jamais jusqu'au ciel. Mais le médecin-major Huth ne croyait pas si proche la catastrophe qui allait se produire, et surtout il ne l'attendait pas de ce côté mais plutôt de face. Il n'aurait pu imaginer que ça viendrait de l'arrière, de l'ouest, pour le pousser, lui, vers l'est.

Brusquement, alors qu'il était dans sa maison de repos, il avait reçu l'ordre de se mettre en route et de se présenter à l'hôpital de campagne de Vertiatchi. Il n'avait pas obtenu de voiture et n'avait même pas trouvé une place dans l'un des camions qui passaient sur la route de Goloubaïa. Abandonnant ses bagages personnels, il s'était donc mis en marche, figure parmi tant d'autres de la grise marée humaine qui traversa le pont de Perepolni.

Il n'avait passé qu'un jour et une nuit à l'hôpital de campagne de Vertiatchi. Le lendemain, déjà, il était affecté à une compagnie sanitaire et adjoint au médecin d'état-major Bäumlér. Tous deux avaient été dirigés sur un centre de rassemblement de tracteurs au sud de Vertiatchi, pour y établir un poste de secours. Lorsqu'ils arrivèrent à l'exploitation agricole, ils y trouvèrent une foule de blessés. Comme devant l'hôpital de Vertiatchi, ceux-ci étaient encore couchés dans les voitures et il n'y avait aucun moyen de les en sortir. La maison et les hangars étaient déjà largement occupés par des troupes. Le soir tombait quand l'ordre arriva d'établir le

poste de secours encore plus en arrière, à l'est de Dmitrevka, dans le hameau de Otorvanovka.

Le lendemain, le médecin d'état-major Bäumlér, le médecin-major Huth, le sergent et les sous-officiers sanitaires reprirent la route sur des voitures paysannes tirées par des chevaux. Ce qui restait là, Huth mis à part, c'était le squelette d'une compagnie sanitaire décimée dans la boucle du Don ; en comptant Huth et quelques nouveaux venus, ils formaient un groupe de trente hommes.

Le chemin descendait le long du ravin de Peskovatka vers la route qui traversait le village. Une fois cette route atteinte, ils ne furent plus seuls. Ils n'étaient plus qu'une goutte dans le flot de troupes d'infanterie, d'ambulances, de fourgons de munitions, de convois de bagages, de voitures d'état-major qui évacuait Peskovatka et Vertiatchi ou qui venait de plus loin encore, du secteur du Don. Un ciel bas et gris écrasait les colonnes en marche, les convois de voitures, et la neige recouvrait les hommes, les animaux et les machines.

Huth et Bäumlér marchaient côte à côte. Tous deux avaient des nuits d'insomnie derrière eux et la conversation tomba vite. Bäumlér avait vingt-neuf ans et Huth trente-quatre. Bäumlér avait fait ses études à l'Académie militaire de médecine et, dès le début, avait choisi la carrière de médecin militaire. Huth, au contraire, n'était devenu médecin militaire qu'au cours de la guerre, et le peu que Bäumlér avait appris sur lui paraissait bien étrange.

Bäumlér pensait au poste de secours qu'il avait à installer, à la quantité minimale de matériel ramené intact de l'autre rive du Don ; il pensait au manque de médicaments, à ce personnel presque inexistant avec lequel il lui faudrait désormais se débrouiller. Il se retourna pour chercher Huth du regard. Celui-ci était resté en arrière ; il avait laissé passer le convoi de traîneaux et était monté sur le dernier qu'on avait peu chargé parce que la couche de neige était mince et la piste

mauvaise. Bäumlér fut mécontent et, désormais, ne songea plus à son «collègue Huth», mais à «son subordonné, le major Huth». Bien sûr qu'il était fatigué, mais tout le monde l'était. Ce n'était pas une tenue et il aurait fallu le faire descendre de son traîneau. Mais Bäumlér ne le fit pas. Il continua, de mauvaise humeur, à piétiner la neige molle et boueuse.

Huth, lui, ne pensait pas au travail qui l'attendait. Somnolent, affalé sur le traîneau, lorsqu'il lui arrivait d'ouvrir l'œil, il voyait près de lui soit un camion lourdement chargé, soit les jambes des soldats en marche, soit les silhouettes maculées de boue jusqu'aux épaules, soit même un troupeau de vaches. Drôle de chemin que le sien ! À quoi ressemblait cette guerre ?

À rien en tout cas de ce que, quelques jours auparavant, on aurait pu imaginer. Toutes ces choses passaient dans sa tête tandis qu'il se laissait traîner en humant le vent de neige, humide et froid. Drôle de chemin ! Ce général, au fait, était-ce hier ou avant-hier ? « On ne peut quand même pas laisser les blessés... » Bien sûr ! Et pourtant ils crèveront et on les laissera crever. Quand un type est couché là, devant vous, avec une balle dans le ventre et qu'une opération d'une heure et demie serait nécessaire, tout ce qu'on peut faire c'est de coller sur sa blessure un pansement de gaze ; ça dure une minute, ensuite le « cas » est mis de côté, c'est-à-dire qu'en fait il est expédié. Ce ne sont pas des choses à faire, évidemment, mais on le fait, car, si on ne le faisait pas, les vingt ou trente autres qui suivent attendraient une heure et demie et beaucoup mourraient. On les fait donc ces choses, ou plutôt on fait ce qu'on peut et on s'arrange pour que ça puisse aller comme ça. Drôle de chemin ! Il était donc maintenant sur la route qui va de Peskovatka à Dmitrevka et à Otorvanovka. Et Lucia ? Drôles de chemins décidément que ceux de la vie ! Elle appartient maintenant aux « femmes nazies » et écrit que l'Afrique fait géographiquement partie de l'Europe. Dans ses

lettres il y a des expressions qui frappent : « positions clés », « champs de force », « notre irremplaçable Führer », « chaque homme est une forteresse », etc. Il n'y manque plus que le slogan : « C'est la faute aux Juifs ! » Mais ce serait quand même un peu fort, avec un père juif ! Elle a de la veine d'être fille naturelle et que ça ne soit pas mentionné sur son état civil. Dans ses lettres, d'ailleurs, elle parle aussi « du manque de tabac », « du soja allemand », des marchandises de « derrière le comptoir réservées aux bons clients », « du prix astronomique de la volaille », « du marché noir florissant » et aussi des « éternels embusqués ». Elle est donc restée ce qu'elle était, capricieuse et changeante, comme le communiqué ! Oui, c'était bien un autre temps, celui où il habitait sous un toit avec elle ; ils jouaient tous les soirs aux dominos pour savoir lequel se lèverait le lendemain pour préparer le petit déjeuner. Oui, c'était un autre temps. Et au fond, si Hitler n'était pas venu et n'avait pas foutu les Juifs à la porte des universités et des cliniques, lui, Huth, n'aurait peut-être pas réussi à ses examens et alors tout aurait continué comme avant.

L'étudiant en médecine qu'il avait été ne s'intéressait pas seulement à la médecine, mais à bien d'autres choses. Non seulement à la littérature, à la peinture, à la musique, à la politique et au sport, mais aux écrivains, aux peintres, aux musiciens, aux sportifs et aux hommes politiques ; il allait les trouver dans leurs cafés habituels, leurs bureaux, leurs salles d'entraînement ou leurs ateliers. Il s'intéressait alors autant aux hommes politiques de gauche qu'à ceux de droite et cherchait à comprendre les raisons que chacun pouvait avoir d'être de gauche ou de droite. Il n'était donc pas étonnant qu'il eût consacré aux hommes vivants plus de temps qu'au cadavre d'un suicidé allongé sur le billard de la salle d'anatomie ; pas étonnant non plus que les semestres fussent bien trop courts pour lui permettre de réussir en tout à la fois. Enfin, Hitler était venu, et, parce que Huth était très fort en

boxe et en gymnastique, il avait été reçu à ses examens de stage. Ensuite, il avait passé un an dans l'armée et, à son retour, il avait été également reçu au grand soulagement de sa famille à ses examens de chirurgie. Par contre, il avait continué à vivre avec Lucia en dépit de l'impatience et des projets de cette famille. Pendant un certain temps il avait été assistant dans un grand hôpital berlinois et puis il y avait eu la guerre.

Maintenant... la neige, un petit cheval poussif et poilu comme un chien de berger, et lui-même assis sur le traîneau. Maintenant, il était sur la route de Otorvanovka.

Le soir tombait quand la colonne arriva à Dmitrevka. Le village, c'était une longue rue, avec de grands espaces vides, des maisons démontées ; les écuries, les barrières, les vérandas avaient été détruites et beaucoup de maisons étaient sans toit. Ils continuèrent encore un peu, en pleins champs, et il faisait déjà noir lorsqu'ils atteignirent l'emplacement prévu. D'un côté, cinq maisonnettes de bois ; de l'autre, trois cabanes de terre séchée ; c'était Otorvanovka où le poste de secours devait être installé.

Les blessés de Vertiatchi, de Peskovatka et ceux du nouveau front qui se formait sur le Don devaient y être accueillis et soignés. Pas question de s'installer, il fallait immédiatement commencer à travailler, à s'occuper des centaines de blessés qui, ayant appris par les on-dit qu'un poste de secours allait y être installé, s'étaient précipités vers Otorvanovka. Ils y étaient arrivés en ambulances, en camions, en traîneaux, à pied. Les cabanes étaient pleines et déjà il était impossible d'y trouver une place.

Le camion de la compagnie sanitaire sur lequel se trouvait la dynamo était à peine arrivé, la lumière électrique à peine installée dans une des chambres d'où on avait fait sortir les blessés, la grosse lampe d'opération ou plutôt les deux grosses lampes venaient à peine d'être accrochées au-dessus de deux

tables que déjà Bäumlér et Huth se penchaient sur les premiers des blessés de la longue file, que déjà ils déroulaient les bandages sales et ensanglantés.

Le travail commença. Et cet homme à la blouse de caoutchouc, une scie à la main, n'était plus le médecin militaire, qui, dans sa garnison bavaroise, prenait des bains de soleil, l'hiver en skiant, l'été en nageant et canotant, et passait ses soirées à jouer aux cartes. L'autre n'était plus le bohème qui faisait des parties de dominos avec Lucia, jouait aux échecs dans les cafés et partageait ses soirées libres entre les réunions politiques, les concerts, les matchs de boxe, les discussions sur la poésie chinoise et la psychanalyse, l'art aryen ou l'art décadent d'avant-garde. Les deux hommes, dans leurs blouses de caoutchouc, les manches relevées, n'étaient plus des médecins, au sens que l'on donne habituellement à ce mot; ils étaient des travailleurs de force à la scie et au bistouri. Ils ligotaient des artères, sciaient des os. Les assistants suivaient chacun de leurs mouvements, défaisaient des pansements, en faisaient de nouveaux, anesthésiaient les blessés, stérilisaient les instruments, maintenaient les bras et les jambes dans la position voulue pendant que le chirurgien sciait et taillait. L'assistant de Bäumlér épiait le moindre de ses gestes et obéissait au signe le plus imperceptible. Celui de Huth n'avait pas encore la même habitude de son médecin. C'était la première fois qu'il l'assistait. Les blessures puaien, l'atmosphère se viciait dans la chaleur que dégageaient l'appareil de stérilisation et la grosse lampe qui pendait au-dessus des têtes. Mais on ne pouvait pas ouvrir la fenêtre. La sueur coulait le long des visages des médecins et des assistants. La quantité de corps labourés ne diminuait pas. Toujours un nouveau prenait, sur la table, la place de celui que l'on venait d'emporter. Le sang coulait sur les planches.

De toute la nuit il n'y eut pas un instant de répit. Le jour arriva. Bäumlér marchait dans une flaque de sang et Huth

marchait dans une flaque de sang. Une ordonnance entra avec une tasse de café noir. Bäumlér se précipita dessus, but sans s'asseoir. Huth fit la même chose et ferma un instant les yeux. Aussitôt après, il se pencha de nouveau sur un blessé. Blessure à la cuisse; un éclat d'obus à enlever. Piqûre antitétanique, pansement. Au suivant. Une balle dans la fesse. L'homme était aplati sur le ventre, le nez dans le tampon d'éther, la vareuse relevée sur la tête, le pantalon baissé et les pieds enfoncés dans les lourdes bottes couvertes de boue durcie. On enleva de sa plaie des débris d'uniforme, on la nettoya, on y mit un drain. Au suivant. Balle dans le ventre, désespéré. Pansement sur la blessure; à mettre «de côté».

Au suivant.

Il n'y avait pas que des blessés, il y avait aussi des malades. Qu'est-ce qui vous fait mal? La tête. Le ventre. Les pieds enflés. Les articulations. Un point de côté. Et il y avait aussi ceux qui répondaient: «J'ai mal partout. – De quel détachement êtes-vous? leur demandait-on alors. – De tel détachement. – Bon, eh bien, retournez-y!» Il y avait ceux qui pouvaient encore marcher, ceux qui ne pouvaient plus que s'asseoir et les blessés graves. Il y avait les malades et il y avait les resquilleurs. Deux médecins aidés de trente assistants triaient cette masse d'hommes. La veille au soir ils étaient quelques centaines, et le matin suivant ils étaient encore quelques centaines. Sans cesse de Vertiatchi et de Peskovatka les ambulances arrivaient chargées.

Au suivant. Au suivant.

– Monsieur le major, il n'y a plus de place dans les chambres.

– Faites repartir les blessés! Ils n'ont qu'à arrêter un camion et se débrouiller pour continuer. Que ceux qui peuvent marcher marchent. Au suivant.

Près du bâtiment où l'on opérail, on abattit un cheval pour la roulante. Derrière le bâtiment, on creusa une fosse pour les

cadavres et une autre pour les membres coupés, les morceaux de chair, le sang et le pus qu'on sortait à pleins seaux.

Au suivant.

Le soldat montra ses pieds enflés et blêmes.

« Gel du premier degré. Pommade. Bon pour le service. »

Un sanitaire donna au soldat de la pommade brune et un bandage pas trop gros, qui devait lui permettre d'enfiler encore ses bottes. Ensuite on le confia à un sergent qui rassemblait ceux qui étaient encore utilisables. Parmi ceux-là il y en avait qui, après avoir jeté un coup d'œil à l'intérieur des cabanes, avaient jugé préférable de partir et se désignaient alors d'eux-mêmes. Un sous-officier prit le commandement du groupe qui, dans la nuit bruissante, se mit en marche, sans ordre et sans marquer le pas, en direction de Peskovatka et du front.

Au suivant.

Chiffons tachés de sang et de boue. Blessures encroûtées. Blessures fraîches. Le sang jaillissait sous le scalpel. Portes fermées, fenêtres fermées, la puanteur de cent blessures infectées. Vapeurs pestilentielles pareilles à celles d'un marais tropical. Le thermomètre marquait 38 degrés, tandis que derrière les fenêtres montait une deuxième nuit glaciale. Encore du café, de l'orthédrine, et ça continuait.

Une ambulance arriva de Vertiatchi, pleine de soldats blessés par des obus de char et des éclats de bombes d'avion. Maintenant des chars montaient sur Vertiatchi et Peskovatka, l'aviation participait à l'attaque. Le front débordait le Don et se rapprochait.

L'assistant de Bäumlér s'effondra. La sueur coulait en rigoles sur les bras nus, sur le torse éclaboussé de sang de Bäumlér.

– Allez, Bäumlér, dit Huth, étendez-vous. Allez... Je continuerai.

Bäumlér enleva sa blouse, l'accrocha à un clou et s'en alla

dans la pièce voisine. Huth continua seul le travail avec les pinces, le bistouri, les ciseaux, la scie. Il enleva des balles, cueillit des éclats dans la chair labourée, scia des jambes, scia des bras.

En cette seule nuit il paya largement tous les soucis que son père, sa sœur et ses amis s'étaient faits pour lui. En une seule nuit, il pulvérisa toute l'ancienne légende de l'«éternel étudiant», du jeune assistant préférant toujours s'occuper d'autre chose que de son métier. Cette nuit-là, il sortit victorieux de l'épreuve et, avec ses mains, ces mêmes mains qui avaient autrefois rêvé de créer de la beauté, de la perfection, de la vie, avec ses mains nerveuses et sûres qui auraient pu être celles d'un chirurgien de génie, il travailla en luttant contre le flot des corps sanglants qui arrivaient sur lui et risquaient de le submerger. Il travailla jusqu'au moment où son collègue Bäumlér, se réveillant d'un sommeil aussi profond que la mort, rentra dans la pièce, décrocha sa blouse, l'enfila et prit sa place.

Quarante-deux heures avaient passé depuis que le premier blessé avait été déposé sur la table.

Le front continuait à reculer vers l'est.

Le mouvement que les divisions avaient effectué au-delà du Don était, du moins pour le général Geest qui tenait l'aile à Vertiatchi, un grand «demi-tour à gauche, marche! Par-dessus le Don, vers l'est».

Lorsque ensuite les Russes, venant du sud et de Kalatch, franchirent le Don avec des chars et de la cavalerie, on dut abandonner aussi les villages de la rive gauche, Vertiatchi, Peskovatka et Sokarevka, et on fit une conversion de 90 degrés. La 384^e division d'infanterie, qui déjà avait beaucoup souffert lors des précédents combats, en dernier lieu à la tête de pont

de Perepolni, et la 3^e division d'infanterie motorisée, stationnée dans le sud, occupèrent toutes de nouvelles positions à l'ouest de la vallée de la Rossochka à Kalatch, devant la ligne de chemin de fer Kalatch-Marinovka. La division du général Geest, qui se trouvait au centre du mouvement, et les troupes de son flanc droit n'eurent à battre en retraite que peu de kilomètres. Les hommes abandonnèrent leurs abris bien aménagés et solides pour des trous creusés en hâte ; Geest les avait fait faire par des prisonniers russes, ils pouvaient abriter de deux à trois soldats. Mais les hommes des autres divisions ne trouvèrent même pas de trous ; ils se virent en pleins champs. La meilleure arme ne fut pour eux ni le fusil ni la grenade, mais la pelle. Il n'y avait là que la plaine ; les seuls accidents de terrain étaient quelques rares hauteurs, les avancées des collines de la Rossochka et, vers le sud, les ravins descendant vers la petite rivière de la Karpovka ; il y avait des rigoles inondées par la fonte des neiges ; à part cela, la plaine. La température tomba de 20 à 25 puis à 28 au-dessous de zéro. Telle était la ligne de la Rossochka, ligne qui devait « tenir en toutes circonstances et à tout prix ». Les états-majors s'installèrent dans les villages de la steppe de Bolchaïa-Rossochka, de Babourkine, de Novo-Alexeïevka – à l'ouest de celui-là se trouvait Dmitrevka et Otorvanovka avec ses quatre maisons de bois et ses trois cabanes de terre – et de la Karpovka.

La neige, le froid, un trou dans lequel on était enfoncé jusqu'à la ceinture, une toile de tente par-dessus ; lorsqu'on avait la chance d'avoir un poêle, on n'avait pas de bois à mettre dedans. C'était dans cette position que se trouvaient Gnotke et Gimpf dans le trou qu'ils partageaient avec un troisième occupant, un jeune homme d'Ottakring. Quelques mètres plus loin, dans un autre trou, il y avait Tünnes, le gars de Cologne, un mécanicien, de son vrai nom Oswald Stüwe. Avec lui il y avait le coutelier Georg Ketteler, de Remscheid, et un sous-officier du train, récupéré également à Vertiatchi,

Erich Urbas. Dans le trou suivant, un jeune paysan de Hohen-güstrow, dans le Mecklembourg. Plus loin, d'autres types dans d'autres trous. L'unité qui occupait ces positions était la compagnie de secours du capitaine von Hollwitz. Elle était composée pour moitié des soldats de l'ancienne compagnie d'état-major et pour moitié de fuyards rassemblés à Vertiatchi : des Westphaliens, des Allemands du Sud, des Allemands des Sudètes. C'étaient des artilleurs et des tankistes dont les pièces et les chars avaient été engloutis dans la retraite. Tout le monde ici rêvait d'un abri, d'un véritable abri souterrain avec un poêle, comme ceux que l'on construisait à l'arrière, aux heures de liberté. Et leur seul espoir, c'était ce général Hooth qui, disait-on, remontait du sud avec une armée blindée pour briser le cercle.

Mais on parlait peu du général Hooth. La neige et le froid fermaient les bouches. La bouche de Gimpf, elle, restait fermée pour d'autres raisons encore. Mais lesquelles? Gnotke se le demandait tout en essayant d'enfoncer sa bêche dans la boue gelée pour creuser davantage le trou. Il savait peu de chose sur Gimpf. C'était le fils d'un paysan d'Alten-Affen, dans la région de la Sauer. Son père l'avait envoyé à l'école complémentaire de Hagen parce que, comme cadet, selon les nouvelles lois sur la «ferme d'héritage¹», il ne pouvait hériter de la ferme. La guerre venue, il avait été envoyé à Munich avec le grade de caporal, pour suivre les cours du peloton d'élèves officiers. C'est là qu'il avait eu une histoire avec une femme de mobilisé. Le mari avait prétendu avoir

1. La «ferme d'héritage» était une création de la politique agraire du III^e Reich; il s'agissait de rassembler les terres en un seul domaine qui, en cas d'héritage, ne devait plus être partagé, mais remis à l'aîné des fils. De fait, les auteurs de la loi visaient surtout à rassembler les terres afin d'en pourvoir leur clientèle, et ainsi à faire naître une classe de paysans à leur dévotion; mais, plus encore, ils voulaient que le sol appartint en propre aux nazis (*N.d.T.*).

trouvé chez lui une couverture militaire et une toile de tente apportées par Gimpf. Il l'avait dénoncé comme adultère et comme accapareur des biens de l'armée. Gimpf avait été envoyé au front. Au cours de la campagne d'hiver, à Shisrda, il lui était arrivé encore un ennui, mais un ennui secondaire. C'était entre-temps, à Viasma, ou dans les environs, qu'il lui était arrivé la plus sale histoire. Gnotke le savait mais il ne savait pas au juste laquelle. Il n'avait rien pu tirer de Gimpf à ce sujet. D'ailleurs Gimpf semblait avoir à demi perdu l'usage de la parole. Le plus souvent il ne s'exprimait plus que par de brèves exclamations sur le froid, la faim ou d'autres malheurs matériels.

– Comment s'appelait donc cette femme de Munich? insistait Gnotke.

Gimpf le regardait de ses yeux bleus absents et se remettait au travail sans répondre.

– Est-ce que ce n'était pas Liese?

– Si, Liese.

– Et alors, quand le mari est venu chez lui en permission, sans prévenir, il est tombé sur les photos accrochées au mur, où vous étiez ensemble, elle et toi?

– Oui, il est tombé sur les photos.

– Et alors il a essayé de te faire chanter, il t'a demandé de l'argent? Un beau salaud...

– Oui. Je lui ai même donné ma montre.

– Non! Et après il t'a quand même mis dans le bain.

– Oui, quand même.

– Et toi, alors, tu as été envoyé au front. Et ta carrière, fichue...

– Oui, fichue.

– Alors, ensuite, tu as été à Viasma...

Quand ils en arrivaient là, Gimpf se taisait. Il ne répondait même plus par monosyllabes. Gnotke ne pouvait aller au-delà. Alors, il se mettait à parler de ses propres affaires.

– Chez moi, au village, il y avait une petite Paula... Tout gosses, on était voisins...

Oui, Paula. Et celui qui l'avait épousée, maintenant, bien sûr, c'était son ancien camarade des SA, l'adjudant Riederheim, ce même Riederheim qui l'avait fait envoyer au bataillon disciplinaire.

C'était une longue histoire, compliquée. Mais elle n'intéressait pas Gimpf. Il n'écoutait guère. Gnotke finissait par interrompre son récit. Hooth non plus, avec son armée blindée, n'intéressait pas Gimpf. Que le type d'Ottakring fût obligé de baisser son pantalon toutes les deux minutes, s'accroupissant sur sa pelle, puis jetant dans la neige des déchets sanglants, ça ne l'intéressait pas non plus. Et que le type de Remscheid, celui du trou voisin, en fût déjà au point de ne même plus baisser son pantalon, se fichant de tout, cela n'intéressait pas davantage Gimpf. Peut-être étaient-ils malades? Allaient-ils mourir? Mais la mort ici n'était-elle pas partout? Que le caporal-chef soit revenu de Dmitrevka en ne rapportant que des demi-rations, cela non plus ne le préoccupait pas vraiment. C'était la faim assurée, mais la faim ici n'était-elle pas chose courante? Rien d'autre à attendre que la faim et la mort. Tel était Gimpf. On ne pouvait rien en tirer. C'était une espèce de vase fêlé que plus rien ne faisait résonner.

Le gars d'Ottakring, celui de Remscheid, le jeune Sudète et d'autres encore chiaient du sang et avaient mal au ventre et à la tête. Ils se sentaient vides et n'avaient plus envie de bouger. Mais aujourd'hui c'était tout de même Georg Ketteler qui était le plus mal. Perdu en lui-même, accroupi, immobile contre la paroi de boue, il n'était plus qu'un obstacle au travail de ses compagnons, Oswald Stüwe et Erich Urbas, qui creusaient plus profondément le trou pour mieux se protéger.

Stüwe essaya de le remonter.

– Quand Hooth aura rompu le cercle, on sortira de cette poisse.

Mais Ketteler ne leva même pas la tête.

– Alors il y aura des permissions. On pourra être à Cologne juste pour le carnaval.

Ketteler leva tout de même la tête en essayant de sourire. Mais ce sourire fut une grimace si misérable que Stüwe comprit : pour celui-là, il n’y aurait plus jamais de « carnaval ».

Et ce même jour, Ketteler, les bras ballants, se mit tout doucement en marche vers l’arrière, sous les yeux de Stüwe qui le vit disparaître dans le champ de neige.

Ils avaient marché ensemble depuis la frontière jusqu’au fond de la Russie. Ils étaient même allés une fois en permission ensemble et ils étaient revenus ensemble. Ensemble, ils étaient arrivés tous les deux jusqu’ici. Stüwe continua à regarder le champ de neige longtemps après que Ketteler eut disparu.

– Crache dans tes mains et continuons, dit le sergent Urbas, on ne le reverra plus.

Avec d’autres malades, Ketteler fut transporté à Dmitrevka. Mais comme il n’y avait plus de place à Dmitrevka, ils durent marcher jusqu’à Otorvanovka. Là aussi tout était plein. Une foule de soldats étaient assis sur le sol, devant le centre d’accueil. Ketteler s’assit à côté d’eux dans la neige. Il resta là assez longtemps pour que les petites maisons de Remscheid-Hasten, surgies du bout du monde, se fussent substituées devant ses yeux aux mesures de boue. Quand il se réveilla de ce sommeil sans fond, il ne sut pas combien d’heures avaient passé.

– Au suivant ! cria avec mauvaise humeur une voix d’infirmier.

Son voisin dut le pousser en avant. Il se trouva devant un médecin-major.

– Diarrhée aussi ? demanda celui-ci.

Ketteler ouvrit seulement ses grands yeux bleus, troubles et tristes.

– Salle n° 5, dit le docteur.

Alors, seulement, Ketteler eut l'air de se réveiller.

– Je vais quand même être une fois sous un toit. Merci, docteur!

– Vous êtes de Remscheid, vous ? dit le docteur reconnaissant l'accent.

– Oui, de Remscheid-Hasten.

– Bien, allez, et avant tout, tâchez de vous réchauffer.

Ketteler fut conduit dans une des cabanes de torchis. Non seulement il y avait un toit au-dessus de sa tête, mais il y faisait chaud. Seule, pourtant, la chaleur que dégageaient tous ces corps entassés tenait lieu de chauffage.

Depuis décembre, les médecins Bäumlér et Huth avaient un peu plus de tranquillité. Jusqu'à ce moment, ils étaient restés de quinze à vingt heures par jour à la table d'opération. Le sang sous leurs pieds n'avait pas le temps de sécher. Sur leurs blouses et le long de leurs bras nus, les poux montaient en rangées. Maintenant le poste de secours installé, la roulante fonctionnant, les blessés étaient soignés au fur et à mesure de leur arrivée et ravitaillés tant bien que mal. Ceux qui étaient en état de marcher étaient envoyés plus loin, à la Kommandantur, où ils attendaient d'être conduits par camion en direction de Stalingrad, jusqu'à l'hôpital de Gumrak. Ni Bäumlér ni Huth ne savaient ce que pouvait bien devenir là-bas cette masse de blessés venus de tous les secteurs de la poche, mais ce n'était pas leur affaire. Ceux qui pouvaient encore se tenir assis étaient transportés en traîneaux à l'aérodrome de Pitomnik, pour être évacués par avion. Les blessés graves restaient pour la plupart dans les cabanes et leur sort était déjà réglé. Vers la mi-décembre, les rations diminuèrent encore. Le poste de secours ne recevait souvent que la moitié des quantités allouées aux troupes combattantes. Les chevaux de trait furent abattus l'un après l'autre. En ce moment, il arrivait peu de blessés, et presque

aucun ne portait les blessures que provoquent les obus de char ou de canons lance-fusées. Bäumlér essaya une fois d'expliquer la chose ainsi : « Peut-être que les Russes sont à bout de souffle, et que, comme nous, ils n'en peuvent plus. » Huth, lui, croyait que la diminution des attaques d'artillerie et de chars avait une autre raison et que les blindés de Hooth attaquaient près de Kotelnikovo. Il n'allait pas plus loin dans ses hypothèses. Souvent, la nuit, assis avec Bäumlér dans l'abri souterrain qu'avaient creusé entre-temps les prisonniers russes, Huth avait eu envie, même en présence de l'autre, d'écouter l'étranger, les émissions de Londres ou de Moscou, mais toujours il avait réussi à se retenir.

Les blessés venant du front avaient beau être moins nombreux, il y en avait toujours quantité de nouveaux à examiner. Une vraie consultation était à peine nécessaire. Il suffisait de regarder ces hommes hâves, tout en peau et en os, leurs visages défaits dans lesquels les yeux seuls étaient expressifs, de larges yeux tristes. Tous étaient honteux, à cause des excréments qui leur coulaient le long des jambes, eux qui n'étaient pourtant plus des nourrissons. Cette honte s'exprimait dans les yeux, dans leurs voix faibles et pleurnichantes : c'étaient là des symptômes. Pas besoin de leur prendre le pouls, toujours rapide et vite affaibli. La question : « Diarrhée ? » était également inutile. Cela se sentait à distance. Il n'y avait en réalité rien à examiner du tout. Les hommes eux-mêmes ne désiraient rien d'autre qu'un coin où pouvoir s'accroupir. S'il y faisait chaud en plus, ils étaient comblés. Et une certaine chaleur leur était assurée, sans chauffage, grâce à la tiède puanteur que dégageait dans les salles l'accumulation des malades.

Des cantonnements convenables, du feu, des désinfections, du linge de rechange, voilà ce qu'il aurait fallu. Mais ils vivaient dans des trous enneigés et ceux qui avaient la chance d'avoir un abri souterrain y étaient serrés comme

des sardines. Ceux qui étaient dans le poste de secours, déjà anémiés, squelettes recouverts de peau, n'étaient même pas couchés, mais affalés par terre, fiévreux ou délirants, toujours apathiques. On leur faisait donner du thé chaud, n'ayant rien d'autre. Il n'y avait plus de sucre de raisin, plus de biscottes. Une soupe épaisse, de la viande, du vin les auraient remontés. Mais il n'y avait presque plus de chevaux et ceux qu'on tuait ne donnaient qu'un bouillon sans graisse. On vit les premiers morts par dysenterie, les premiers morts par épuisement complet, les premiers morts de faim. C'était le commencement d'une agonie qui ne devait plus s'arrêter.

Noël arriva.

Noëls allemands, le sapin illuminé, les massapains, les noix, les pains d'épice, les paillettes argentées, les anges aux ailes dorées, l'odeur des pommes au four, le rôti de dinde doré, la table couverte de cadeaux et les branches vertes et les rires des enfants et tous les adultes qui redeviennent enfants! Bäumlér et Huth songeaient eux aussi à tout ce que représente ce jour. Bäumlér fit encore abattre un cheval – bien que les quelques bêtes qui restaient fussent indispensables – pour que les malades puissent au moins se remplir le ventre ce jour-là. Il avait touché suffisamment de chocolat de l'intendance pour pouvoir distribuer une tablette pour cinq.

L'après-midi il visita spécialement les baraques.

– Alors, comment ça va? demandait-il.

Ils disaient tous que ça allait bien.

«Ah! je suis content, vous savez!», «C'est bon d'être au chaud!», «Ça va beaucoup mieux, docteur!», «Ça va s'arranger, docteur!» Quand l'un d'eux se plaignait de douleurs, ou de n'avoir pas assez de place pour s'étendre, ou de ne pas avoir été évacué par avion, on pouvait être sûr que ce n'était pas un malade: c'était un blessé qui était encore fort. Les malades ne se plaignaient pas. Ils ne sentaient plus ni la douleur ni la faim. Ils regardaient dans le vague, ils rêvassaient et

répondaient d'une voix faible ou d'un regard de leurs grands yeux brillants. L'un d'eux, qui agonisait, dit dans un souffle :

– Maintenant, ça va aller, docteur.

Huth, lui aussi, fit son inspection.

Il faisait déjà sombre et chaque baraque avait touché une chandelle Hindenburg. Huth pénétra dans une pièce. Dans la lumière blafarde on ne distinguait aucun visage. Une mêlée grisâtre, sur le sol ; des râles sortaient des gorges serrées et des poumons malades. Huth quitta la pièce sans dire un mot. Dans la baraque suivante et dans toutes les autres, c'était la même brume, et la présence réelle de ces hommes était fantomatique et à peine imaginable. Huth ne les voyait pas, il en appela cependant quelques-uns et écouta leurs réponses. Puis il sortit. Dehors, il aspira profondément l'air froid de l'hiver, puis il entra dans une des cabanes de torchis qui se trouvaient en face des baraques. Autrefois, une famille de douze personnes y avait peut-être habité à l'étroit. Maintenant, quatre douzaines de soldats allemands y couchaient, malades, sanglants, moribonds. Comme c'était la nuit de Noël, eux aussi avaient touché la chandelle Hindenburg – une petite mèche dans une boîte de carton pleine de suif – qui allait brûler pendant une heure ; ensuite, tout serait plongé de nouveau dans le noir. Huth cherchait Georg Ketteler, le coutelier de Remscheid. Ce n'était plus un jeune homme, mais son agonie était survenue si brusquement qu'il avait retrouvé son visage d'enfant, son visage confiant et naïf. Huth l'avait déjà vu quelquefois et il le retrouva là, trempé de sueur, juste au moment où il semblait se réveiller de son délire. Le mourant reconnut le médecin.

– Ah ! docteur, j'ai volé dans l'air – c'était un rêve qu'il faisait souvent –, comme jamais encore. Et comment est-ce qu'on peut arriver à voler... docteur ?

Oui, comment ? Huth allait le savoir. Ainsi, il apprit que dans une très grande ville où il y avait tellement de maisons et

de lumières, tellement de mouvement et un si grand remous d'hommes, tellement d'êtres différents les uns des autres, il y avait aussi des fées qui marchaient tout naturellement dans la rue ; et c'était justement lorsqu'on frôlait en passant une de ces fées que ce pouvoir de voler vous venait.

En tout cas, c'était de cette façon qu'il lui était venu à lui, Ketteler. Et il se souvenait très bien de cette idée – il parlait d'une voix très faible, essayant de ne pas perdre les fils de son rêve. La fée lui était apparue sous l'aspect d'une petite fille pauvrement vêtue et il se rappelait que cette petite fille conduisait un aveugle. « Mais qu'est-ce que cela pouvait me faire, puisque j'avais reçu la grâce ? » dit-il. Huth écoutait attentivement. Le coutelier moribond, dont les yeux d'enfant étaient devenus immenses, racontait sans le savoir l'histoire d'Otorvanovka, l'histoire de l'armée vaincue. Il avait nagé, « crawlé », à la surface de cet océan d'air, et c'était un plaisir. La mer, en bas, était comme une conque bleue et le désert commençait à l'endroit où s'élevait une poussière jaune... et les fleuves, les forêts, les champs labourés et la steppe, tout lui appartenait, tout s'étalait au-dessous de lui, et il pouvait se poser où il voulait ; c'était un jeu gigantesque, il était ivre de sa force. C'était ce qu'il fallait que le docteur comprît, et Huth comprenait. « Et vous comprenez, docteur, que l'histoire se termine mal », et Huth comprenait cela aussi. Non, ça ne pouvait bien finir, à cause de cette pauvre petite fille qui conduisait l'aveugle, à cause de cette bêtise monstrueuse d'avoir dit : « Qu'est-ce que cela pouvait me faire, puisque j'avais la grâce ? » Et une fois, par mégarde, le nageur plongea sa tête dans le flot d'air brillant et ses yeux furent aveuglés, ses membres paralysés, et, vertigineusement, il tomba comme une pierre. Plongé dans une nuit noire, des tas de choses remuaient autour de lui, et dans son ventre même ça remuait. Et une voix lui murmurait qu'il n'y avait rien de spécial dans son ventre, simplement un nid de petites souris.

Huth avait entendu délirer des centaines d'hommes dans la fièvre ou sous l'anesthésie. Il avait entendu des mots sans suite, des râles, des cris, des ordres, des mots d'amour, des obscénités, des paroles de crainte ou d'orgueil, mais le plus souvent il n'y avait pas fait attention. Mais cette fois il était stupéfait de la précision avec laquelle ce cerveau qui se diluait parvenait à exprimer dans la forme la plus simple non seulement sa vérité à lui, mais le grand drame de tous. Car tout était vrai, la foi en cette grâce extraordinaire, la mise en jeu étourdie d'une force surhumaine, le manque de scrupules envers l'autre, l'autre qui d'ailleurs doit accorder la grâce, qui doit vous servir à parcourir les continents et les mers. Tout était vrai, l'effondrement fatal de ces forces à leur moment de tension extrême et la chute, la nuit, et les souris dans le ventre. Car, cette nuit, ces souris c'étaient bien la cabane d'Otorvanovka et les phlegmons diphtériques de l'intestin. Cependant, cela n'expliquait pas tout.

Huth s'assit ; il tenait la main moite de Georg Ketteler et il regardait fixement la chandelle. Elle était posée sur un saillant du mur de boue ; la flamme vacillait et n'éclairait pas. Il resta encore un moment. Il tenait toujours la main de l'homme dans la sienne. On entendit le bruit d'une « machine à coudre » russe ; c'était un de ces petits avions d'observation, vieux, lents, qui se baladaient toutes les nuits au-dessus du front et lâchaient des bombes explosives, pas plus grosses que des pots de fleurs. C'était toujours assez pour alarmer les soldats tapis dans leur trou de neige et les blessés d'Otorvanovka.

« Mais, qu'est-ce que cela pouvait me faire, n'avais-je pas la grâce ? »

Cette phrase revenait sans cesse à Huth, qui rentrait chez lui, à travers les baraques. Plus tard, assis avec Bäumlér dans l'abri souterrain, elle lui revenait encore. Bäumlér déboucha la bouteille de cognac qui lui restait. Ils parlèrent de Noël,

du dernier Noël qu'ils avaient passé en permission, Bäumlér à Kharkov et Huth à Berlin. Puis ils en vinrent à parler d'un certain médecin d'état-major de Dmitrevka. Ce médecin, Unde, avait d'abord été affecté à un régiment blindé, mais, en fait, il s'était toujours si bien arrangé pour rester à l'arrière que, de toute la campagne, il n'avait pas réussi à décrocher une seule décoration. Maintenant que l'armée de Stalingrad était encerclée et qu'à l'état-major du groupe d'armées on parlait d'une imminente et rapide percée, il trouvait que le moment était venu de rattraper le temps perdu. Il était donc volontaire pour Stalingrad, afin d'être dans le coup lors de la rupture du cercle et au moment de la distribution de la précieuse « croix de Stalingrad ». Il était arrivé à Pitomnik en avion, très étonné de n'y trouver pour tout logement que les sommaires abris recouverts de terre qui entouraient l'aérodrome. Une fois à Dmitrevka, il avait été non moins étonné, bouleversé même, de se retrouver en rase campagne. À travers les reportages des journaux il s'était en effet fait une idée différente de la « citadelle de Stalingrad », qu'il croyait minée, creusée de profonds abris bétonnés. La réalité était bien loin de ce qu'il avait imaginé.

– En voilà un qui a dû en ouvrir des yeux, à Dmitrevka !

– Il n'y avait même pas un abri en terre, pendant les premiers jours.

– Il passe ses journées dans son abri, à le faire approfondir et consolider.

– Mais où prend-il les matériaux ?

– Il les fait enlever aux abris voisins.

– Et les types qui sont dans ces abris ?

– Ce ne sont que des troupiers, voyons. ils n'intéressent pas M. le médecin d'état-major Unde, dit Bäumlér.

– Oui, qu'est-ce que cela peut faire à Unde ? et à moi, au fait, en quoi cela me regarde-t-il ? répartit Huth.

Un peu plus tard dans la soirée, ils branchèrent la radio

et écoutèrent de la musique sur un poste de Berlin. Mais de nouveau ils furent dérangés. Cette fois ce ne fut pas par le ronflement d'une « machine à coudre », mais par le roulement lourd d'un tir d'artillerie qui venait du sud. L'air était clair et glacial, on l'entendait bien. Ça devait être dirigé contre Marinovka et Karpovka. En sortant de leur abri, Huth et Bäumlér virent distinctement le reflet du feu à l'horizon, vers le sud.

– Peut-être que ce sont les chars de Hooth ? Ils ont peut-être atteint ce cercle ? Nous devons être libérés pour Noël, dit Bäumlér.

– Si c'est ça, le médecin d'état-major Unde aura sa croix, mais je ne le pense pas, dit Huth.

Le tir sur Marinovka et Karpovka dura dix minutes, après quoi la nuit redevint profondément silencieuse. Deux ou trois fois encore, une « machine à coudre » passa. Ce fut tout pour cette nuit-là. Bäumlér et Huth rentrèrent de nouveau dans l'abri. Le poste « Grande Allemagne » annonça une émission en chaîne. Berlin, Hambourg, Francfort-sur-le-Main, Königsberg appelaient chacun à leur tour divers secteurs du front : Narvik, Misourata, Tunis, Veliki-Louki, Stalingrad.

– À vous, Stalingrad !

– Ici Kharkov... ici Stalingrad !

– Chères auditrices, chers auditeurs ! Ici Stalingrad ! Nous nous trouvons sur les rives de la Volga. Devant nous s'étend le ruban gris argenté, couvert de neige, du grand fleuve. Les hommes de Stalingrad, la garde allemande de la Volga vous parlent. Le roulement que vous entendez en ce moment provient du feu des armes russes, partant des tranchées en face de nous. Les Russes préparent quelque chose, ils veulent troubler notre fête de Noël.

« Mais voici notre lieutenant. Magnifique. Incarnation typique de notre merveilleuse armée. Il porte casque d'acier, grenades à la ceinture. Il y a un instant encore, dans l'abri profond et confortable, ses yeux fixaient l'éclat du sapin illuminé.

Maintenant, ils fouillent d'un regard d'acier l'hostile nuit d'hiver dans laquelle la neige tourbillonne en hurlant. Voici le lieutenant qui se retourne rapidement vers ses hommes, il leur commande : "Ajustez les jugulaires des casques !" Il faudrait que vous voyiez ça, ce lieutenant et ces hommes, ces énergiques visages allemands dont l'expression, en ce moment même, est en train de changer. Ces visages se raidissent sous la tension de la jugulaire. On dirait que le casque fait partie de leur corps, qu'il le grandit, on dirait... »

Bäumler soupira.

– Qu'est-ce qu'il y a, Bäumler ?

– Mais ce n'est pas Stalingrad qui parle !

– Bien sûr que non ! C'est peut-être Kharkov, peut-être tout simplement Berlin ! En tout cas, quelle fumisterie !

L'émission continuait. Le speaker de Kharkov, ou de Berlin ou de n'importe où, en était toujours aux jugulaires...

« L'esprit aussi se prépare, se tend en avant [...] vous devriez voir ces hommes, chères auditrices ! [...] se penche pour le saut prochain. Et si le courage de quelqu'un faiblit, la jugulaire est là qui tient les mâchoires serrées... »

– Tu veux continuer à écouter, Bäumler ?

– Non ! Ça suffit ! Coupe !

Mais Huth ne coupa pas. Il connaissait les heures d'émission de plusieurs postes étrangers. Il tourna les boutons, changea de longueur d'ondes, et ils tombèrent sur un communiqué qui annonçait de lourdes pertes allemandes de chars près de Kotelnikovo – il s'agissait certainement des blindés de Hooth, de combats près de Morosonskaïa, Tazinskaïa, Millerovo – « mon Dieu ! Millerovo ! mais où passe donc le front maintenant ? » –, et l'encerclement de troupes allemandes à Veliki-Louki.

– Tu veux continuer à écouter, Bäumler ?

– Oui, dit Bäumler sombrement.

Et à partir de ce jour, chaque fois qu'ils furent seuls dans

leur abri, ils écoutèrent le communiqué russe et les émissions de Londres.

Bäumler s'étendit sur son lit de camp.

Huth, lui, fit encore un tour dans la nuit. Il passa devant la maison où l'on recevait et où l'on opérait les blessés ; maintenant la moitié de la compagnie sanitaire y dormait, soit étendue sur des civières, soit par terre, pendant que l'autre moitié montait la garde. Il passa devant les autres cabanes à l'intérieur desquelles ne brillait plus aucune veilleuse, et il arriva jusqu'au parc à chevaux de la compagnie. Quelques traîneaux y étaient remisés. Les petits chevaux poilus, têtes serrées les unes contre les autres, dormaient : ils formaient un tas gris sur la neige. Leur poil était gelé et seule la buée blanche qui sortait de leurs naseaux indiquait qu'ils vivaient.

Huth retourna dans l'abri. Il se coucha. « Qu'est-ce que ça pouvait me faire, est-ce que je n'avais pas la grâce ? » Encore une fois cette phrase lui revint, tandis qu'il s'endormait.

Le paysage était revenu à une sorte d'apparence brute, misérable, tel qu'il devait être le jour de la Création, formé par la glace, l'eau et le feu. À l'ouest, il y avait le Don ; à l'est, la Volga ; au sud, la Karpovka. Parallèlement à la ligne du Don, les pentes de la colline de la Rossochka descendaient vers le ruisseau dont elles portaient le nom. Au sud, le long de la Karpovka et s'affaissant vers elle, il y avait un plateau. À l'est, une ligne de collines était coupée par la Volga. Et au cœur de tout cela, pareille à une assiette brillante creusée de quelques ravins et de crevasses, c'était la steppe, balayée par la neige.

C'était le champ de bataille, l'espace fermé dans lequel se jouait le destin de la VI^e armée allemande.

Le paysage était désert.

Les traces des hommes qui s'étaient installés ici et qui

y avaient vécu étaient effacées. Les routes et les voies ferrées avaient disparu. Les villages et les fermes bombardés et détruits par l'artillerie n'étaient plus que des ruines abandonnées, désertes. Et pourtant, jamais encore l'espace qui s'étendait entre le Don et la Volga n'avait contenu autant d'hommes et jamais encore la mort n'y avait triomphé avec cette ampleur gigantesque.

Quelque part sur l'un des versants des hauteurs de la Rossochka, dans un abri de terre, un visage gris de froid se pencha sur un autre visage, aussi gris, aussi rongé par le froid meurtrier.

– Mathias, tu t'endors ?

– Oui, August.

Celui qui était couché sur un lit de camp et qui fixait le plafond de l'abri, c'était Mathias Gimpf. Celui qui était debout, près de lui, c'était August Gnotke. Gnotke posa quelques vieux chiffons sur le lit, à côté de Gimpf qui était couché tout habillé, avec son manteau, ses bottes et son calot. Puis, il hésita un instant comme s'il voulait ajouter quelque chose, mais il ne dit rien et s'éloigna. Il boutonna sa capote, se couvrit la tête, les oreilles et le cou et quitta l'abri.

Gnotke devait monter la garde pendant une heure.

Deux heures dans l'abri, une heure dehors, dans la tranchée ; en ce sens, la vie était redevenue normale. C'était ainsi que le tour de garde avait été fixé et les sous-officiers y participaient comme les autres. Gnotke portait de nouveau ses écussons et ses épauettes, qu'il avait dû recoudre sur son uniforme. Cela ne rimait plus à grand-chose. Comme les autres, il se promenait en haillons, les pieds entourés de chiffons. Un galon sur le revers de la vareuse ne le distinguait guère des autres, et d'autant moins que le service était le même maintenant pour les sous-officiers et pour la troupe.

Noël était passé depuis longtemps. La date fixée pour la percée vers l'ouest était aussi passée, sans que rien de neuf fût

arrivé. Dans la nuit de Noël, les soldats avaient abandonné leurs trous dans la neige et s'étaient rapprochés du versant de la colline. Ils y avaient trouvé une tranchée aménagée, derrière laquelle il y avait un abri, un ancien abri russe élargi et perfectionné par les services allemands d'arrière-garde. Et comme Georg Ketteler était parti pour Otorvanovka et que les gars d'Ottakring, d'Osthermiething, de Billerbeck et de Hohengüstrow, et d'autres encore étaient morts et enterrés dans la neige, l'abri était assez large pour que toute l'équipe pût y tenir.

Janvier était arrivé. Maintenant, le brouillard gris et glacial venait de l'est, de la Volga ; mais quand le vent cessait de déchiqueter les nuages, quand il soufflait à ras de terre, alors il n'arrivait pas seulement de l'est, mais de tous les côtés à la fois ; il balayait à vif le sol de la steppe et collait au visage la poudre de neige glacée. C'était ainsi ce jour-là. La couche de neige soulevée courait vertigineusement au-dessus de la steppe et découvrait le sol gris et gelé. Le soleil pendait mat et blanc dans ce tourbillonnement incessant, seul point fixe dans le ciel.

Près de Gnotke, un visage aux lèvres bleuâtres apparut, avec un grand nez surmonté de lunettes. C'était celui de la sentinelle qui montait la garde à l'autre bout de la tranchée.

– Bon Dieu, quelle faim ! Tu as vu la soupe aujourd'hui ?

Gnotke chercha le regard derrière les verres des lunettes et il comprit ce qui allait se passer ; il en avait l'habitude ; c'était inévitable. Si ce n'était pas tout de suite, ce serait l'heure d'après. L'homme était devant lui, les épaules tombantes. Autrefois, il était professeur de dessin ; il ne le redeviendrait jamais plus.

– J'ai compté les pois dans la soupe : quatorze ! Le reste, de la flotte. Ils n'ont plus de chevaux, alors ?

Gnotke le regardait dans les yeux.

– Et ces saloperies de poux ! Dehors ça va encore, mais

dans l'abri, c'est terrible – en réalité, il voulait certainement dire autre chose. Toi aussi, tu es fatigué?

– Oui, dit Gnotke.

Ils étaient l'un à côté de l'autre et regardaient la neige qui tourbillonnait au ras de la steppe. Leurs yeux étaient à hauteur du sol; un grillage de branches recouvertes de glace, enfoncées dans la meurtrière, découpait le paysage qu'ils avaient devant eux.

– Quel temps aujourd'hui! Même un Russe ne tiendrait pas dehors, les yeux ouverts. Ça doit réussir aujourd'hui.

C'était une avance, évidemment, et le professeur de dessin attendait une réponse. Mais Gnotke continua à regarder fixement les tourbillons de neige. L'autre s'en alla et retourna vers sa place.

August-les-macchabées – c'était le surnom de Gnotke dans la compagnie – ne voulait donc pas être dans le coup. Maintenant le professeur de dessin regardait à travers sa propre meurtrière. Il n'avait plus son regard attentif des derniers jours pendant lesquels il avait encore assez de tranquillité d'esprit pour esquisser à grands traits le paysage qui s'étendait devant lui. Maintenant, le cadavre du cheval qui se dressait devant la tranchée, au milieu du champ désert, le fascinait.

Un peu plus tard, Gnotke constata que le professeur avait abandonné son poste de garde. Il le vit avancer, pouce par pouce, dans la neige, en dehors de la tranchée, le corps collé au sol. Gnotke savait ce qui allait se produire. Le professeur n'était pas le premier à prendre ce chemin.

Quinze jours avant, des soldats du génie cantonnés dans les environs avaient pourchassé un cheval squelettique. Malheureusement, la bête s'était enfuie entre les lignes et un coup de feu tiré d'en face l'avait étendue morte. C'était son cadavre qui était dressé là-haut, couvert d'une couche de glace grise. Maintenant, près de ce monceau gris, il y avait trois autres petits tas, visibles par temps clair: deux des pionniers

qui ne s'étaient pas résolus à abandonner leur proie et un soldat de la compagnie de Gnotke qui avait tenté l'aventure. La balle d'un tireur d'élite russe les avait abattus sur place.

Le professeur, à son tour, y allait.

Gnotke avait compris à son regard que de toute façon il était un homme fini, aujourd'hui ou demain. Avant, c'était dans les trous de neige que Gnotke, ayant l'occasion d'observer les visages et les yeux des hommes, avait pressenti certaines fins inévitables. Si ç'avait été possible, Gnotke aurait préféré reprendre son ancienne occupation de fossoyeur. La vie dans le voisinage quotidien des cadavres lui paraissait plus supportable que celle-ci. Sans doute, les morts montraient leurs blessures béantes, leurs yeux vitreux, leurs intestins, et parfois l'un d'eux souriait comme le sergent Aslang, mais, au moins, ils ne parlaient pas, et puis, un cadavre, ça n'avait plus d'espoir.

Les vivants, au contraire...

Le jeune garçon d'Ottakring, lui, était en réalité au bout du rouleau, son seul espoir c'était un colis de Noël. Il parlait de sucreries, de pâtisserie, de poisson fumé avec de la salade ; quand Gnotke l'écoutait, il ne pouvait s'empêcher de penser à la mort : ce visage chaque jour plus décomposé, c'était l'image de la mort. Le paysan d'Ostermiething, lui, avalait toutes les pilules qu'il avait touchées ou qu'il pouvait marchander auprès des autres, pour essayer de couper sa diarrhée, mais il n'allait toujours pas mieux. Lui ne pensait qu'à ses champs et à ses chevaux. Il aurait voulu savoir si ses juments étaient pleines, si la Paula ou la Miezl étaient restées stériles. De ce paysan qui pensait à ses champs, à son bétail, qui se demandait qui couperait son foin cette année et qui portait à sa place l'eau aux chevaux, Gnotke savait aussi que la mort s'approchait. Mais ce ne fut pas tout. Il lui fallut encore voir comment peu à peu le garçon d'Ottakring se mit à ne plus espérer les sucreries ni les gâteaux pour la fête de Noël, mais

seulement un demi-pain de soldat, et voir aussi comment ce pain n'arriva pas. Et il lui avait encore fallu voir le paysan d'Ostermiething, qui avait toujours si longtemps marchandé le prix de chaque pilule, tomber de plus en plus bas ; un jour, il s'était dressé sur son lit et, d'une main engourdie par le froid, il avait écrit une lettre :

« Chers parents et frères ! Faites dire deux messes pour que je sorte d'ici. Le prix n'a plus du tout d'importance... » Cette lettre n'était jamais partie.

Et il y avait le soldat de Billerbeck en Westphalie, qui était morose en songeant à sa fiancée, laquelle s'était mise avec un Français et lui avait écrit : « Il y a huit filles ici qui sont contre moi, tous les parents et les hommes m'ont pardonné, ils disent qu'elles ne devraient pas en faire des histoires ; je suis la seule qui n'ait personne, je suis si malheureuse, il faut que je pense toujours à maman et à toi... »

Le comptable de Durlach, du pays de Bade, lui, piquait des colères parce qu'il avait été oublié lors d'une distribution d'appartements dans sa ville natale, alors qu'un employé du Front du travail avec deux enfants, une autre connaissance et quelqu'un d'autre encore avaient obtenu un logement de trois pièces. Une doctoresse sans enfant avait même obtenu – disait-il – un appartement de quatre pièces, mais il fallait dire que, celle-là, c'était une putain à SS et qu'on le lui avait donné pour l'avoir plus près de la caserne SS. Et lui, lui qui était un vieux militant du Parti, on l'avait oublié et cela parce que son secrétaire de secteur et l'employée du service des logements étaient des pourris, des salauds.

Un autre, qui était fermier à Hohengüstrow, dans le Mecklembourg, s'il n'avait rien à redire, lui, contre les employés du service des logements, en voulait par contre à ceux de l'Office des travailleurs de l'Est qui ne lui procuraient – ou plutôt à sa femme, qui pendant son absence menait la ferme – pas assez de main-d'œuvre ; celle-ci d'ailleurs mou-

rait plus vite qu'elle n'était remplacée. Et non seulement ils ne la lui donnaient pas au prix officiel, qui était de 40 marks pour une femme et de 55 marks pour un homme, mais il fallait en plus leur graisser la patte avec des œufs, du beurre et du lard. « Et tout ça pour avoir des travailleurs civils russes, des misérables, des pouilleux, des malades, racontait-il aux autres, assis autour de lui. Nous avons à la ferme une fille tout à fait ordinaire, la peau rugueuse par-dessus le marché ; elle s'était mise avec deux Polonais. Quand on l'a appris, on est venu la chercher, c'était une nommée Irma, et les deux Polonais avec. C'est le chef de garde qui est venu les chercher. Les deux Polonais ont dû être pendus dans la forêt. C'était dommage, ils étaient bien habitués au travail de la ferme. » Ce paysan du Mecklembourg portait le même linge depuis plusieurs semaines, ses chaussettes dans ses bottes n'étaient plus que des chiffons. Il avait trente-six ans et ses joues creuses étaient couvertes de touffes de poils bruns.

Des misérables, des pouilleux, des malades !

Voilà ce qu'étaient les fermiers de Hohengüstrow, d'Ostermiething, le comptable de Durlach, le soldat de Billerbeck et tous les autres. Ils ne savaient pas qu'ils étaient plus bas que les Russes, les Polonais, les hommes des autres peuples dont on a parlé, qu'ils auraient coûté moins cher que ceux-là. Gnotke pourtant l'avait dit naguère – c'était à Jouchnov, longtemps avant : « Entre ici et Moscou, je vous ai vus comme des moineaux dans la neige ; nous sommes maintenant si nombreux, nous sommes à vendre, et à l'œil encore ! »

Ici, dans les tranchées, Gnotke n'y songeait plus et ne savait pas pourquoi il ne pouvait s'empêcher de les regarder, ni de chercher ce qu'ils avaient tous de commun, et qu'il essayait de reconnaître.

Sur ces visages ce n'étaient pas seulement l'abrutissement et la jaunisse qui étaient visibles, dans ces yeux ce n'était pas seulement la faim qui brillait, ni la fièvre. Une fois, dans la

boucle du Don, près de Kletskaïa, sur le bord d'un cimetière désert, recouvert de mille croix semblables, Gnotke avait vu la lune dans le brouillard humide, une gigantesque lune ronde et rouge. Et c'était le reflet de cette lune qui luisait d'un éclat ardent dans le brouillard, de cette lune de la folie, que Gnotke voyait dans les yeux du garçon d'Ottakring et dans ceux des types de Hohengüstrow et d'Ostermiething et de Durlach et de Billerbeck et aussi dans ceux du professeur de dessin de Zwischenahn, qui rampait maintenant vers le cadavre du cheval.

Ils ont tout quitté, tout abandonné derrière eux.

Leurs femmes sanglotent.

Leurs enfants sanglotent.

Ils se sont levés et se sont enfuis.

Ils ont laissé une trace grise dans la nuit derrière leurs pas.

Leur trace s'est perdue sur la vaste mer.

La voile qui claque,

Et l'espace vide,

Et les songes emportés.

Ils vont en courant derrière la lune rouge.

Et chacun d'eux avait des choses à dire sur cette lune, sur ce mirage qu'ils poursuivaient, chacun s'en faisait une idée, car ce n'étaient pas des êtres dépourvus d'idées.

Le moribond d'Ottakring savait clairement ce qu'il voulait : une petite maison, café-auberge pour mariniers et charretiers, avec vue sur la Volga et une table éternellement couverte d'oie rôtie, de goulasch, de boulettes, de beignets, de biscuits. Un Allemand des Sudètes, fils d'un camionneur de Bernsdorf, qui avait mal au ventre et dont les mains et les pieds étaient couverts d'engelures, faisait le rêve étrange d'une grande affaire de transport, de la Volga jusqu'au Dniepr. Un autre de ses compatriotes, ferblantier à Parsenitz, était plus

modeste : supprimer les toits de chaume entre le Don et la Volga, monter avec cent ou cent vingt camarades une affaire de couvreurs. Un autre, un sergent rouquin, un grand type, Erich Urbas, de Leipzig, avait exprimé d'une manière originale le sens de cette folie générale : en traversant le pont sur le Don il avait ajouté, sur le poteau indicateur qui portait l'inscription « Kalatch-sur-le-Don », « 3 200 kilomètres jusqu'à Leipzig ». Les quelque mille kilomètres ajoutés à la distance réelle étaient bien l'expression la plus parfaite de la démesure de leur vie à tous. Le paysan de Hohengüstrow, pour sa part, n'avait pas le goût des lointains ; mais il espérait qu'après la victoire beaucoup de Mecklembourgeois viendraient coloniser l'Ukraine et la steppe du Don, qu'il pourrait alors agrandir sa ferme à Hohengüstrow et avoir plus facilement de la main-d'œuvre ukrainienne.

Ils avaient des mots pour exprimer leur folie, des mots que la radio, le journal du front et les discours leur avaient appris. Ces mots et leurs espoirs, leurs désirs, et tous les chemins que s'ouvrait leur pensée, aboutissaient maintenant à Stalingrad, contre laquelle ils combattaient depuis le printemps. Et même ceux qui marchaient sans raisons personnelles, entraînés seulement dans l'engrenage, étaient possédés par la même obsession de Stalingrad.

Stalingrad paierait de la mort, de la maladie, des blessures et de la faim, des fatigues et des plaies, Stalingrad serait l'absolution de tous les crimes commis.

Tous ces crimes... Les groupes de réfugiés russes, les vieillards et les femmes, les mères avec leurs nourrissons, couchés par centaines le long de la voie ferrée, sous le vent d'est par des froids de moins 20 et de moins 30 degrés, attendant des trains qui ne passaient jamais ; les prisonniers de guerre et les déportés russes qui pourrissaient derrière les barbelés des camps et auxquels on jetait, pour toute nourriture, les tripes des chevaux morts ; les femmes prisonnières des